

MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 07915454 8

Strauss, Richard  
[Der Rosenkavalier. Libre-  
tto. French]  
m Le chevalier á la rose

ML  
50  
S918  
R63




*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*  
MOFFATT ST. ANDREW WOODSIDE  
1970

M. St. G. Wood: de

Le  
Chevalier à la Rose  
Richard Strauss

EDITIONS FÜRSTNER  
Prix Actuel:  
FR. 6.00

Editions Fürstner



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# **Le Chevalier à la Rose**



LE

CHEVALIER A LA ROSE

COMEDIE MUSICALE EN TROIS ACTES DE

HUGO VON HOFMANNSTHAL

TRADUCTION FRANÇAISE DE JEAN CHANTAVOINE

MUSIQUE DE

RICHARD STRAUSS

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR POUR TOUS PAYS

ADOLPH FÜRSTNER - BERLIN W

Représentants Exclusifs pour la France et la Belgique

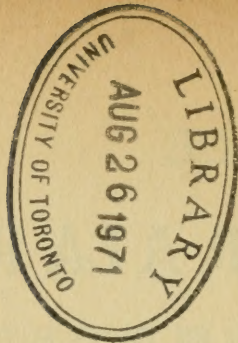
Max ESCHIG & C<sup>ie</sup> - Paris

---

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION,  
D'ADAPTATION, DE REPRÉSENTATION ET D'EXÉCUTION  
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

*Copyright 1911 and 1912 by Adolph Fürstner, Paris*

A. 5949 F



ML

50

S918R63



## PERSONNAGES

La Maréchale, princesse Werdenberg .. ..	<i>Soprano.</i>
Le Baron Ochs de Lerchenau .. .. .	<i>Basse.</i>
Octave dit « Bébé », jeune homme de grande famille .. .. .	<i>Mezzo soprano.</i>
M. de Faninal, riche bourgeois récemment anobli .. .. .	<i>Baryton.</i>
Sophie, sa fille .. .. .	<i>Soprano.</i>
Demoiselle Marianne Leitmetzerin, duègne.	<i>Soprano.</i>
Valzacchi, intrigant .. .. .	<i>Ténor.</i>
Annina, sa compagne .. .. .	<i>Alto.</i>
Un exempt .. .. .	<i>Basse.</i>
L'intendant de la Maréchale .. .. .	<i>Ténor.</i>
L'intendant de Faninal .. .. .	<i>Ténor.</i>
Un notaire .. .. .	<i>Basse.</i>
Un aubergiste .. .. .	<i>Ténor.</i>
Un chanteur .. .. .	<i>Ténor élevé.</i>
Un flûtiste.	
Un coiffeur.	
Son aide.	
Une veuve noble.	
Trois orphelines nobles .. .. .	<span style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">}</span> <i>Soprano.</i> <i>Mezzo soprano.</i> <i>Alto.</i>
Une modiste .. .. .	<i>Soprano.</i>
Un marchand d'animaux .. .. .	<i>Ténor.</i>
Quatre laquais de la Maréchale .. .. .	<span style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">}</span> <i>Deux ténors.</i> <i>Deux basses.</i>
Quatre garçons .. .. .	<span style="font-size: 2em; vertical-align: middle;">}</span> <i>Un ténor.</i> <i>Trois basses.</i>

Un petit nègre, des laquais, des chasseurs, des heiduques, des cuisiniers, des clients, des musiciens, deux gardes, quatre petits enfants, diverses apparitions suspectes.

# DISTRIBUTION

*de la première représentation à l'OPÉRA de Paris*

(Direction de M. JACQUES ROUCHÉ)

LE JEUDI 10 FEVRIER 1927

La Maréchale, Princesse Werdenberg ..	M <sup>mes</sup> CAMPREDON
Octave, dit « Quinquin », jeune homme de grande famille .. . . . . .	Germaine LUBIN
Sophie, fille de M. de Faninal .. . . .	M <sup>lles</sup> JANE LAVAL
D <sup>lle</sup> Marianne Leitmetzerin, duègne ..	AMY
Annina, compagne de Valzacchi .. . . .	LAPEYRETTE
Un Flûtiste .. . . . . .	LEROY
Une Veuve noble .. . . . . .	B. KERAL
Orpheline noble .. . . . . .	GOUTS
» .. . . . . .	MARTIN
» .. . . . . .	TEXIER
Une Modiste .. . . . . .	L. BARTHE
Le Baron Ochs de Lerchenau .. . . .	MM. HUBERTY
M. de Faninal, riche bourgeois récem- ment anobli .. . . . . .	H. FABERT
Valzacchi, intrigant .. . . . . .	WARNERY
Un exempt .. . . . . .	NARÇON
L'Intendant de la Maréchale .. . . .	MADLEN
L'Intendant de Faninal .. . . . . .	GILLES
Un savant .. . . . . .	BARON
Un chanteur .. . . . . .	DELBOS
Un coiffeur .. . . . . .	FERUELLE
Un marchand d'animaux .. . . . . .	GILLES
Un aubergiste .. . . . . .	SORIA
Un chef de cuisine .. . . . . .	CUVELIER
Un domestique .. . . . . .	ERNST

Les laquais de Lerchenau :

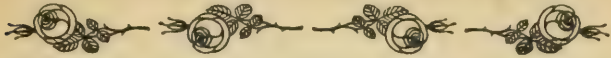
MM. CASTEL, BERGERIOUX, DELMONT, CHARVIGNY.

Quatre laquais de la Maréchale :

MM. PANCOTTI, LANDRAL, COTTEL, PICAT.

Un petit nègre — Chasseurs — Laquais — Heidduques  
Cuisiniers — Un médecin — Convives — Musiciens  
Deux gardes — Différents hommes suspects.  
Quatre petits enfants.

*L'Orchestre sous la direction de M. Philippe GAUBERT.*



## PREMIER ACTE

---

La chambre à coucher de la Maréchale. A gauche, dans l'alcôve, un grand lit à baldaquin. Près du lit, un paravent chinois à trois panneaux, derrière lesquels sont les habits. Puis une petite table et quelques sièges. Sur le petit canapé à droite est une épée dans son fourreau. A droite, deux grandes portes à battants mènent dans l'antichambre. Au milieu, à peine visible, une petite porte pratiquée dans le mur. Pas d'autres portes. Entre l'alcôve et la petite porte, une coiffeuse et quelques fauteuils contre le mur. Les rideaux du lit sont fermés. Par la fenêtre entr'ouverte rayonne le soleil matinal. On entend les oiseaux chanter dans le jardin.

Octave, à genoux sur un tabouret devant le lit, tient à demi embrassée la Maréchale, qui est au lit. On ne voit pas le visage de celle-ci, mais seulement sa très jolie main et son bras, sur lequel glisse une chemise de dentelles.

OCTAVE  
(avec chaleur).

Ton amour ! Ta tendresse, tous l'ignorent, c'est mon secret.

LA MARÉCHALE  
(se dresse au milieu des coussins).

Faut-il trahir ce mystère, enfant ! Veux-tu que d'autres le sachent ?

OCTAVE  
(avec feu).

Ange ! Non ! c'est mon bonheur d'être l'objet inconnu de ta tendresse ! Tous l'ignorent ! C'est mon secret ! Toi, toi, toi ! Quels mots étranges « Toi », « toi » et « moi » ? Ont-ils donc quelque sens ? Des mots vides, pas autre chose ! Dis ? Pourtant ces paroles nous rappellent des choses... vertiges... ivresses, désirs pleins de fièvres, langueurs et flammes. Ma main sur ta main se pose furtive et mes lèvres cherchent tes lèvres ! Tout mon être tend vers toi ; pourtant mon être se fond dans le tien. Je suis à toi. Mais, si par aventure j'en perds la raison, serai-je encore à toi ?

LA MARÉCHALE  
(doucement).

O mon enfant, mon cher trésor.

(Très tendrement).

Mon seul amour.

(Ils s'embrassent).

OCTAVE  
(se levant brusquement) .

Pourquoi le jour ? Au diable le jour ! Pour qui brille-t-il ? A mes bras il t'enlève ! Vive la nuit.

(Il se précipite vers la fenêtre, la ferme et tire les rideaux.  
On entend au loin une légère sonnerie.)

LA MARÉCHALE  
(tendrement).

Rire de toi ?

(La Maréchale rit doucement).



OCTAVE.

Tu ris de moi. Ange!

LA MARÉCHALE.

Amour, mon jeune amour.

(La petite sonnerie recommence).

Ecoute!

OCTAVE.

A quoi bon.

LA MARÉCHALE.

Chut! Ecoute!

OCTAVE.

Je ne veux rien entendre. Qu'y a-t-il donc?

(La sonnerie se rapproche).

Des porteurs de messages et d'hommages, de Saurau de Hartig, de l'envoyé du Portugal? Nul n'entrera près de nous. Je suis le maître ici.

(La petite porte du milieu s'ouvre et un petit nègre en jaune, tout couvert de clochettes d'argent, portant une tablette avec le chocolat, s'avance à petits pas sur le seuil; des mains invisibles ferment la porte.)

LA MARÉCHALE.

Ah! c'est mon déjeuner; cache-toi là!

OCTAVE

(se glisse derrière le paravent.)

LA MARÉCHALE.

Ton épée! Là sous le lit!

OCTAVE

(se précipite sur son épée et la cache).

LA MARÉCHALE

(s'étend après avoir fermé les rideaux.)

(Le petit nègre pose le plateau sur la petite table qu'il avance, et il en approche le sofa; il s'incline ensuite profondément devant le lit, croisant ses petits bras sur sa poitrine. Puis il recule en dansant gentiment, le visage toujours tourné vers le lit; arrivé à la porte il s'incline encore une fois et disparaît.)

LA MARÉCHALE

(sort entre les rideaux du lit. Elle a jeté sur ses épaules un manteau léger, bordé de fourrure.)

OCTAVE

(sort entre le mur et le paravent.)

LA MARÉCHALE.

Oh! l'imprudent! la tête folle! Laisser ainsi chez une dame traîner son épée! Où donc as-tu pris de telles habitudes?

OCTAVE.

Si tu m'accuses de n'être qu'un sot, si tu regrettes que je me montre maladroit et naïf, alors je me demande pourquoi je te plais.

LA MARÉCHALE

(tendrement, sur le sofa.)

Pas de discours, surtout, trésor et viens ici. En tête à tête, déjeunons, il en est temps.

(Octave s'assoit tout contre elle; ils déjeunent très tendrement.)

(Octave pose son visage sur les genoux de la Maréchale, elle lui caresse les cheveux. Il lève les yeux vers elle.)

LA MARÉCHALE.

Octave.

OCTAVE  
(bas.)

Marie-Thérèse, chère âme.

LA MARÉCHALE.

Chéri, mon cœur !

(Ils continuent à déjeuner.)

OCTAVE.

Trésor !

(Gaîment.)

Le Maréchal, mon noble maître et votre époux  
chasse l'ours dans les forêts de Croatie et moi, je  
suis là, le cœur content et je chasse aussi...

(Eclatant.)

Je suis heureux. Je suis heureux.

LA MARÉCHALE  
(Une ombre passe sur son visage.)

Laissons en paix le Maréchal, car j'ai rêvé de  
lui !

OCTAVE  
Vraiment, tu as rêvé de lui ?

LA MARÉCHALE.

Hélas !

OCTAVE  
Cette nuit ?

LA MARÉCHALE.

Puis-je rêver à mon gré ?

OCTAVE.

Quoi ! Cette nuit ! Rêver de ton mari ? Cette nuit ?

LA MARÉCHALE.

Ne fais pas de ces yeux-là, je n'y puis rien vraiment. Figure-toi qu'il revenait...

OCTAVE

(bas.)

Le Maréchal ?

LA MARÉCHALE.

Avec ses gens et ses chevaux, il était là. La peur m'a réveillée aussitôt et vois, vois comme je suis enfant, tout ce tapage, tout ce bruit en bas, je crois l'entendre encor ? N'entends-tu rien, toi ?

OCTAVE.

Peut-être ; oui, j'entends, mais ce n'est pas lui, sans doute ! Il est loin de Vienne, au fond des bois, là-bas, derrière Esseg.

LA MARÉCHALE.

Est-ce vraiment très loin ?

(Calme.)

Eh bien c'est quelqu'un d'autre alors, cela vaut mieux.



OCTAVE.

Pourquoi trembler ainsi, Thérèse ?

LA MARÉCHALE.

C'est que, vois-tu, pour loin qu'il soit, le Maréchal peut aller si vite ! Un jour...

(Elle s'arrête.)

OCTAVE.

Un jour, dis-tu ?

LA MARÉCHALE

(distracte, écoute.)

OCTAVE

(jaloux.)

Un jour, dis-tu ? un jour... achève ! Thérèse, Thérèse ! Réponds, réponds enfin !

LA MARÉCHALE.

De grâce, ami ! je ne dois pas tout dire.

OCTAVE

(Il se jette avec désespoir sur le canapé.)

Ainsi, tu ris de moi ! N'as-tu donc nulle pitié ?

LA MARÉCHALE.

Calme-toi !

(Elle écoute.)

Pour sûr, c'est lui, c'est mon mari. J'en suis certaine hélas ! Tout autre passerait par mon anti-

chambre; oui, c'est lui-même, qui veut à toute force entrer et qui bouscule les laquais. O ciel! c'est mon mari.

(Octave se précipite sur son épée et court vers la droite.)

LA MARÉCHALE.

Par là, c'est l'antichambre et tous mes fournisseurs attendent là parmi les gens de service.

(Octave court vers la petite porte.)

LA MARÉCHALE.

Là. Trop tard! Ils sont dans la chambre voisine! Sans plus tarder, va te cacher!

(Après un instant d'affolement.)

Là.

OCTAVE.

Je lui barre la route. Je reste ici.

LA MARÉCHALE.

Là! le rideau! Bonne cachette. Ne bouge pas!

OCTAVE  
(hésitant.)

S'il me surprend ici, c'est fait de toi, Thérèse!

LA MARÉCHALE  
(suppliant.)

Ah! cache-toi, chère âme.

OCTAVE  
(près du paravent.)

Thérèse!

LA MARÉCHALE  
(trépignant d'impatience.)

Mais tais-toi donc.

(Les yeux étincelants.)

Je voudrais voir que l'on osât pénétrer ici, quand je suis là. Je ne suis pas femme à trembler. Et ma place est là.

(Elle marche avec décision vers la petite porte et écoute.)

A la bonne heure, ce sont des braves ! Ils lui refusent la porte ; ils disent que je dors. Ah ! comme ils résistent... .

(Le bruit devient de plus en plus fort dans la lingerie.)

LA MARÉCHALE  
(écoutant.)

Eh quoi ! Mais... ce n'est pas la voix du Maréchal ! Ils l'appellent « Baron », je crois. Quelque étranger !

(Gaîment.)

Ami, c'est une visite. Il faut te rhabiller vite, mais reste bien caché, que les laquais ne te voient pas ! Cette grosse et sottre voix, je crois bien la connaître... Mais qui donc est-ce ? Grand Dieu ! J'y suis maintenant : c'est mon cousin de Lerchenau, le Baron de Lerchenau. Que veut-il donc ? Ah ! quelle affaire, ami, écoute, ami, ne te souvient-il pas....

(Elle fait quelques pas vers la gauche.)

Tu te rappelles, l'autre jour, quand nous étions en carrosse, on m'a remis à la portière une lettre à grand cachet. Eh bien, c'était de lui, et je n'ai pas idée de ce qu'elle disait ! Tout ça, vois-tu, c'est ta faute, petit.

VOIX DE L'INTENDANT  
(dehors.)

Que Votre Grâce veuille bien attendre dans la galerie.

VOIX DU BARON  
(dehors.)

D'où diable sortez-vous, paltoquets ? Le Baron de Lerchenau faire antichambre ?

LA MARÉCHALE.

Ami que fais-tu donc ! Où donc es-tu ?

OCTAVE

(en habit et corsage de femme, sur les cheveux un mouchoir noué d'un ruban et formant bonnet, s'avance et fait la révérence.)

Pardon, Excellence, mais y'a encor si peu d'temps qu' je suis en service !

LA MARÉCHALE.

Trésor, un seul baiser. Hélas ! j'en voudrais mille.

(Elle l'embrasse vite. Le bruit recommence au dehors.)

Il enfonce la porte, ce maudit cousin. Vite ! Va-t-en. En bousculant les laquais tu pourras passer hardiment ! Et puis tu reviendras en habits d'homme par cette porte-là, si tu le veux.

(Octave se dirige vers la petite porte et veut sortir. Au même moment la porte s'ouvre et le Baron, vainement retenu par les laquais, entre. La Maréchale s'assied, tournant le dos à la porte et commence à boire son chocolat lentement et avec gravité.)



LE BARON

(avec grandeur aux laquais.)

Son Altesse me recevra, vous dis-je !

(Octave qui voulait s'échapper rapidement tête baissée, le heurte; il se colle avec embarras au mur à gauche contre la porte. Trois laquais sont entrés en même temps que le Baron. Il s'avance; à sa gauche les laquais cherchent à lui barrer le chemin.)

LE BARON

(à Octave avec intérêt.)

Pardon, ma belle enfant.

(Octave se tourne avec embarras contre le mur.)

LE BARON

(avec grâce et condescendance.)

Je dis : Pardon, ma belle enfant.

(La Maréchale regarde par-dessus son épaule; elle se lève ensuite et va à la rencontre du Baron.)

LE BARON

(galamment à Octave.)

Vous ai-je fait très mal, je suis confus.

LES LAQUAIS

(tirant le Baron.)

Monseigneur, de grâce.

(Le Baron fait à deux reprises la révérence française.)

LA MARÉCHALE.

Votre Grâce, je le vois, se porte à merveille.

LE BARON

(Il s'incline derechef.)

(Aux laquais.)

Que vous disais-je ? Sa Grâce est ravie de me voir.

(Le Baron s'avance vers la Maréchale; avec une aisance d'homme du monde, il la prend par la main et la conduit.)

LE BARON.

Et comment ne le seriez-vous pas ? Entre gens bien nés, qu'importe l'heure où l'on vient ? N'allais-je pas jadis saluer chaque jour la Princesse Brioché qui daignait me recevoir à l'heure même de son bain, sans rien qu'un paravent léger pour me cacher ses charmes.

(Regardant avec humeur autour de lui.)

Et je m'étonne d'être reçu de la sorte.

(Octave s'est glissé le long du mur vers l'alcôve et, en essayant de se rendre aussi invisible que possible, s'occupe après le lit.)

(Sur un geste de la Maréchale, les laquais ont avancé un petit canapé et un fauteuil, puis il se sont retirés.)

LA MARÉCHALE.

Pardon pour eux; ces gens ont agi d'après mes ordres. J'avais en me levant la migraine.

(Elle s'assied sur le canapé après avoir offert au Baron le fauteuil. Elle se lève et, derechef lui indique cérémonieusement sa place.)

LE BARON

Il essaye de s'asseoir, extrêmement occupé par la présence de la jolie chambrière. A part.)

Quel fin minois ! Elle est, ma foi, gentille !

LA MARÉCHALE.

Ma pauvre tête est encore lourde, et mon cousin voudra donc peut-être avoir la grâce...

LE BARON

(Il se tourne pour voir Octave.)

Sans doute.

LA MARÉCHALE.

Ma camériste, une enfant du village ; sa présence va gêner peut-être Votre Grâce.

LE BARON.

Et pourquoi donc, moi ? Mais au contraire, moi ? mais pas du tout.

(Le Baron fait à Octave un signe de la main puis il s'adresse à la Maréchale.)

Votre Grâce s'étonnera qu'ici malgré mes fiançailles..... je cherche encore.

(Regardant autour de lui.)

LA MARÉCHALE.

Vos fiançailles ?

LE BARON.

Ne vous l'ai-je point annoncé l'autre jour dans ma lettre ?

LA MARÉCHALE

(allégée, à part.)

La lettre, j'oubliais....

LE BARON.

Charmante, adorable, quinze ans à peine!

LA MARÉCHALE.

Oui, la lettre. Et qui donc est assez heureuse? J'ai son nom sur la langue. Le nom de votre épouse?

LE BARON.

Hein?

(Se tournant.)

Deux beaux yeux! un teint! exquise, ravissante. Sophie Faninal.

(Avec un peu d'humeur.)

J'avais eu grand soin de l'écrire dans ma lettre!

LA MARÉCHALE.

C'est vrai! Où donc ai-je la tête? Et la famille? Ils ne sont pas d'ici.

LE BARON.

Mais si, Madame, ils sont bien d'ici; tout justement, il vient d'être anobli par Sa Majesté; il a la fourniture de l'armée qui fait campagne aux Pays-Bas.

(Octave s'occupe après le plateau en sorte qu'il passe un peu plus derrière le Baron. Du regard la Maréchale signifie à Octave qu'il ait à partir.)

LE BARON

(se méprenant tout à fait sur la mine de la Maréchale.)

Je vois que Votre Grâce fronce ses jolis sourcils



sur la mésalliance. Pourtant, je dois le dire, un ange n'est pas plus joli que cet enfant. Elle sort de son couvent, elle est fille unique.

(Avec plus de force.)

Le père possède bien douze maisons au centre de la ville et sa santé donne fort à craindre.

#### LA MARÉCHALE.

Je crois comprendre à merveille ce qui vous a séduit.

(La Maréchale fait signe à Octave de se retirer.)

#### LE BARON.

Eh ! s'il vous plaît, ma cousine, j'ai dans le corps, je pense, assez de sang pour la famille, et quoi qu'il arrive, on reste toujours ce qu'on est... ! Je saurai bien faire accorder à mon épouse un rang qui lui convienne. Quant aux enfants à naître, *Va bene !* Ils se contenteront de posséder les clefs de fer des douze maisons de leur grand-père.

#### LA MARÉCHALE.

Bien sûr. Certainement, cher cousin, vos enfants ne seront pas des Don Quichotte.

(Octave avec le plateau recule vers la porte.)

#### LE BARON.

Pourquoi remportez-vous ce plateau ? Laissez, laissez donc.

(Octave reste indécis et détourne le visage.)

LA MARÉCHALE.

C'est bien, va-t-en.

LE BARON.

Un moment ! Oserai-je vous l'avouer : je meurs quasi de faim, Madame.

LA MARÉCHALE

(résignée.)

Marianne, reviens ça et sers Son Excellence.

(Octave revient et présente le plateau; le Baron prend une tasse et se sert.)

LE BARON.

Je suis à jeun, oui, Votre Grâce; je suis en berline depuis cinq heures.

(A Octave.)

Quel aimable minois ! Reste là, mon cœur, j'ai beaucoup à te dire.

(A la Maréchale, haut.)

Tous mes gens au complet, pages, chasseurs et autres, tous, inclus mon aumônier sont restés en bas.

LA MARÉCHALE

(à Octave).

Laisse-nous.

LE BARON

(à Octave).

Encore une biscotte, reste donc.

(Bas.)

En vérité, c'est un trésor, un ange.

LE BARON  
(à la Maréchale).

A l'auberge du *Cheval Blanc* nous allons nous rendre jusqu'après demain.

(A demi-voix à Octave.)

Je donnerais beaucoup, sais-tu...

(A la Maréchale, très haut.)

Jusqu'après demain...

(Vite à Octave.)

Pour un moment de causerie.

(La Maréchale ne peut s'empêcher de rire à voir Octave jouer si hardiment la comédie.)

LE BARON  
(à la Maréchale).

Puis, nous entrons au palais des Faninal. L'usage veut que d'abord auprès de ma future...

(Furieux à Octave.)

Veux-tu bien attendre ?

...Un garçon d'honneur choisi par moi se présente pour porter la rose d'argent selon l'usage des grandes familles.

LA MARÉCHALE.

Lequel de nos parents vous rendra ce service ?  
A qui reviendra cet honneur ?

LE BARON.

Je voulais justement vous demander conseil et c'est pourquoi je suis venu si tôt, dans ce costume, à l'heure de votre lever.

LA MARÉCHALE.

Un conseil?

LE BARON.

Ma lettre vous avait exposé cette requête, j'ai donc tout lieu de croire que sans vous déplaire, je pouvais recourir à vos...

(Se reculant à Octave.)

Je crois que je perds la tête.

LA MARÉCHALE.

Mais oui, c'est juste! Un garçon d'honneur qui vous précède auprès de votre fiancée. Parmi nos proches, mais lequel? Le cousin Preysing? Hein?

LE BARON  
(à Octave).

Ah! tu m'ensorcelles.

LA MARÉCHALE.

Le cousin Lambert? Je cherche...

LE BARON.

Mon sort est trop heureux qui dans vos mains repose...

LA MARÉCHALE.

Fort bien! Viendriez-vous pas un soir dîner chez moi? Demain peut-être j'aurai trouvé votre affaire.

LE BARON.

Votre Grâce est la complaisance même.

(A demi-voix.)

Viens près de moi, sinon, je ne m'en vais pas.

LA MARÉCHALE

(elle veut se lever).

Pourtant...

(A part.)

Oh ! oh ! Reste là.

(Au Baron.)

Que puis-je faire encore pour vous, cousin ?

LE BARON.

J'ai honte en vérité... A son notaire peut-être  
Votre Grâce voudra bien me présenter, car il  
s'agit de faire un contrat.

LA MARÉCHALE.

Mon notaire vient souvent à cette heure.

Va voir, Marianne, et s'il est dans l'anti-  
chambre, qu'il vienne.

LE BARON.

Pourquoi la camériste ? Votre Grâce a besoin  
de ses services. Je vous en prie.

(Il la retient.)

LA MARÉCHALE.

Laissez-la, cousin, elle peut y aller.



LE BARON  
(avec vivacité).

Non, je ne veux pas. A vos ordres qu'elle reste ici. Quelque autre serviteur, bientôt viendra.

(Berceur.)

Enfant aimable et douce, se peut-il, Dieux ! qu'elle reste au milieu de laquais.

(Il la caresse.)

LA MARÉCHALE.

Votre Grâce est trop bonne pour moi.

(L'intendant entre.)

LE BARON.

Ah ! l'avais-je pas dit. Par lui, vous saurez si votre homme est là.

LA MARÉCHALE  
(à l'intendant).

Struhan, dites, mon notaire est-il dans l'anti-chambre ?

L'INTENDANT

Il attend les ordres de Madame. Et le régisseur, et le cuisinier, puis, envoyés par M. le Comte de Silva, un chanteur avec un flûtiste.

(Le Baron a poussé son siège derrière le large dos de l'intendant; il saisit la main de la prétendue camériste.)

L'INTENDANT  
(sec.)

En outre, le bagage ordinaire.

LE BARON  
(à Octave).

Voudrais-tu faire, avec un gentilhomme, en tête à tête, un fin souper ?

(Octave joue l'embarras.)

Hein ? Tu verrais ça ma chère. Veux-tu ?

OCTAVE  
(un peu honteux).

Mais je n'sais point si c'est permis.

(La Maréchale écoutant distraitement l'intendant, les regarde tous deux, et ne peut s'empêcher de rire.)

L'intendant s'incline et disparaît, dégageant le groupe aux yeux de la Maréchale.)

LA MARÉCHALE  
(riant, à l'intendant).

Qu'ils attendent.

(L'intendant sort. Le Baron s'assied aussi à l'aise que possible.)

LA MARÉCHALE  
(riant).

Mon cousin, je le vois, cherche aventure.

LE BARON  
(rassuré).

A la bonne heure, on est libre ici, on est à son aise, pas la moindre étiquette,

(Respirant.)

et pas de vaines simagrées...

(Il baise la main de la Maréchale.)

LA MARÉCHALE  
(amusée).

Que voilà donc un fiancé fidèle.

LE BARON  
(se levant à moitié et s'approchant d'elle).

Faut-il pour cela que je ferme les yeux ?

(Toujours sur un ton léger, *quasi parlando.*)

Ne puis-je pas en bon limier suivre une bonne piste, courant en quête d'une proie de ci, de là ?

LA MARÉCHALE.

L'amour est, je le vois votre affaire, mon cher cousin.

(Se levant tout à fait.)

LE BARON.

On peut m'en croire, sur ma foi. Il n'est point de passe-temps plus agréable. Combien je regrette qu'en amour vous ne connaissiez jamais, comment m'exprimer, que les tristes nécessités de la défensive. Parole d'honneur ! Rien n'est comparable aux plaisirs de l'attaque.

LA MARÉCHALE  
(rit).

Et ces plaisirs, si j'en crois Votre Grâce, sont fort divers.

LE BARON.

Il n'est pas dans l'année un seul jour, dans le jour pas une heure...

LA MARÉCHALE.

Une... où vous ?

LE BARON.

Où l'on... où l'on ne puisse prétendre à l'amour faire un petit larcin.

(Toujours très vite et distinctement.)

Faut-il suivre en amour l'exemple des bêtes ? Non, non, l'homme est maître du monde et du calendrier il n'a pas à suivre les ordres ! Le joli mois de mai est propice aux affaires d'amour, chacun sait ça ; cependant certes, moi je préfère les mois d'été ; ils ont leurs nuits ! Là-bas, dans mes domaines, une troupe de belles filles de Bohême nous arrive. Et jusqu'à l'automne il en reste deux ou trois chez moi et puis je les renvoie ; au temps de la moisson, elles reviendront, plus belles que jamais,

(Souriant.)

et puis je les renvoie ! Si vous pouviez voir alors, cousine, dans le pays fleurir l'amour ! Celles de Bohême et ceux de chez nous s'unissent et se mêlent comme au pressoir lorsque l'on fait le vin. De toute part, on voit derrière les grilles des couples glisser en silence, s'étendre dans l'herbe ; de toute part on chante, on rit, on se caresse. On s'aime partout, à l'étable, au bord de la rivière et jusqu'à l'abreuvoir.

LA MARÉCHALE

(très amusée). .

Et vous, cousin, vous rôdez en tous lieux ?

LE BARON.

Je pourrais, comme Jupiter, sous mille formes diverses, me montrer aimable.

LA MARÉCHALE.

Quoi ? Même en taureau ? Quel goût malséant ! Ne vaudrait-il pas mieux peut-être s'envoler, nuage, sur le souffle des zéphirs ?

LE BARON

(très gai).

C'est selon ! Cela dépend ! Avec les femmes il est bien des manières de saisir la balle au bond ; car, l'une est douce et timide, et l'autre est un démon venu de l'enfer qui, d'un battant de porte, vous assomme. Celle-là minaude, soupire et perd la tête : j'aime cela. Une autre encore a dans les yeux comme un diable qui vous méduse. Mais l'heure vient où cet œil redoutable, où cet œil s'abandonne et le diable, jetant des regards de détresse à son vainqueur

(Avec raffinement.)

donne un nouveau charme à la fête.

LA MARÉCHALE.

C'est vous le diable, sur ma foi !

LE BARON.

D'aventure il en est une que tous dédaignent, qui reste derrière le foyer comme une pauvre cendrillon, quand je sais la prendre au moment

favorable, elle est à moi ! Elle s'étonne, elle ne peut comprendre, elle a peur, elle tremble. Mais à la fin, quelle n'est pas son ivresse, que son seigneur, son noble seigneur, sur elle ait seulement daigné jeter les yeux.

LA MARÉCHALE.

Vous parlez comme un grand savant !

LE BARON.

Il en est d'autres qu'il faut traiter doucement, comme un zéphyr qui tendrement caresse la plaine. Pour d'autres il faut, comme un loup, se glisser en silence, puis soudain s'élançer, la saisir et l'étreindre, la faire choir...

(Souriant avec complaisance.)

sur une botte de foin.

OCTAVE

(éclate de rire.)

LA MARÉCHALE.

Non, il est impayable ! Laissez donc cette enfant !

LE BARON

(à Octave, très hardiment).

Je sais trouver des cachettes sans nombre ; dans une alcôve je sais faire figure. Je saurais prendre mille formes pour séduire mille belles. Nulle pour moi ne serait trop jeune, ni trop petite ou trop humble ou trop rude. Nulle cachette ne me fait honte. Tout ce qui me plaît, je me l'adjuge.



OCTAVE

(reprenant aussitôt son rôle).

Non, chez Monsieur, je n'irai point, je n'oserais jamais. Qu'est c'qui pourrait bien m'arriver ! J'aurais trop peur de lui. Je n'sais point trop c'qu'il m'veut, mais ses manières n'disent rien d'bon. Qu'est c'qui pourrait bien m'arriver ! Je n'ose pas le dire ! Non, non, avec lui je n'irai pas, je ne saurais que dire ; ici, je craindrais pour moi quelque dommage.

(A la Maréchale.)

Hélas ! que j'ai peur de lui ! Comme je tremble !

LA MARÉCHALE.

Non, il est impayable ! C'est un prodige ! Laissez donc cette enfant ! C'est ainsi que les hommes s'enflamment, et comme lui, j'en connais bien d'autres : ce sont les caprices de leur fantaisie, et nous, mon Dieu, nous sommes victimes, on se rit de nous et nous méritons souvent notre sort. Mais, par la sambleu, laissez cette enfant.

LE BARON

(reprenant une attitude pleine de dignité.)

Que Votre Grâce me donne cette enfant-là pour être camériste de mon épouse.

LA MARÉCHALE.

Quoi, Marianne ? En vérité, votre fiancée a-t-elle donc besoin que pour elle vous vous mettiez en quête ?

LE BARON.

La belle fille, Ventre Saint Gris! Je jurerais qu'elle est de noble sang.

OCTAVE  
(à part).

De noble sang!

LA MARÉCHALE.

Vous avez, cousin, le regard lucide.

LE BARON.

Je m'en flatte!

(Confidemment.)

Trouvant fort bon que les personnes de qualité engagent ainsi quelque bâtard pour leur service, j'ai près de moi un enfant de mon sang.

OCTAVE.

Est-il possible!

LA MARÉCHALE.

Quoi? Une fille? J'espère que non!

LE BARON.

Non, un garçon.

OCTAVE.

Un garçon!

LA MARÉCHALE.

Un garçon!

LE BARON.

Il a l'air de famille dans ses traits, j'en ai fait mon laquais.

LA MARÉCHALE  
(riant).

C'est son laquais!

OCTAVE.

C'est son laquais!

LE BARON.

Si Votre Grâce veut bien accepter que je lui confie cette rose d'argent, tout à l'heure c'est lui qui va vous la remettre.

LA MARÉCHALE.

C'est trop d'honneur! mais attendez un peu.  
(Faisant signe à Octave.)

Marianne!

LE BARON.

Donnez-moi cette fille, je n'en veux pas démordre!

LA MARÉCHALE.

Va, Marianne, et rapporte-moi le médaillon.

OCTAVE  
(bas).

Thérèse, Thérèse, prends garde!

LA MARÉCHALE  
(même jeu).

Obéis! je sais ce que je fais.

LE BARON  
(regardant Octave).

Belle comme une reine !

(Puis sur un ton de conversation.)

Je veux, des ancêtres de ma race, donner à ma femme une image, plus une boucle de mon grand-père qui fonda jadis tant de couvents et fut gouverneur de Carinthie et de la Marche d'Autriche.

OCTAVE  
(apporte le médaillon).

LA MARÉCHALE.

Votre Grâce veut-elle pas que pour garçon d'honneur, je lui propose ce jeune homme ?

LE BARON.

D'avance, je vous remercie.

LA MARÉCHALE  
(hésitant un peu).

Le Comte Octave... il est de mes parents.

LE BARON.

C'est un chevalier dont le choix m'honore, et pour lui déjà ma gratitude est extrême.

LA MARÉCHALE  
(vite, lui tendant le médaillon).

Regardez-le !

LE BARON

(regardant tantôt le médaillon, tantôt la servante).

C'est singulier.

LA MARÉCHALE.

Oui, oui...

LE BARON.

Quelle ressemblance !

LA MARÉCHALE.

Cela donne à penser, n'est-ce pas ?

(Montrant le médaillon.)

Rofrano, le second frère du marquis.

LE BARON.

Octave Rofrano ! L'honneur est grand d'appartenir à cette maison

(Faisant allusion à la servante.)

ne fût-ce qu'en serviteur.

LA MARÉCHALE.

C'est pourquoi j'en fais un cas extrême.

LE BARON.

Je pense !

LA MARÉCHALE.

J'aime à l'avoir près de moi.

LE BARON.

Très bien !

LA MARÉCHALE.

Mais maintenant, Marianne, laisse-nous.

LE BARON.

Comment ? Reviendra-t-elle ?

LA MARÉCHALE

(faisant exprès de ne pas entendre le Baron.)

Et fais entrer les gens d'à-côté !

(Octave va vers la porte de droite.)

LE BARON

(le suit).

Ma belle enfant !

OCTAVE

(à la porte de droite).

On peut entrer.

(Il court à l'autre porte.)

LE BARON

(le suivant).

Je suis ton serviteur. Consens à m'écouter un seul instant !

OCTAVE

(fermant la porte au nez du Baron).

On y va !

A ce moment une vieille femme de chambre entre par la même porte. Le Baron recule, déçu. Deux laquais entrent par la droite, apportant de l'alcôve un paravent. La Maréchale se retire derrière le paravent avec sa vieille femme de chambre. On porte la coiffeuse au milieu de la



scène. Des laquais ouvrent les portes de droite. Entrent le notaire, le chef de cuisine, derrière lui un marmiton portant le livre des menus; puis la marchande de modes, un savant avec un *in-folio* et le marchand d'animaux avec de mignons petits chiens et un petit singe. Valzacchi et Annina, se glissant rapidement derrière eux, prennent la première place à gauche. Une mère noble et ses trois filles, toutes en deuil, se placent à droite.

L'intendant amène sur le devant le chanteur et le flûtiste. Par derrière, le Baron fait signe à un laquais, lui donne un ordre et lui indique : « là, derrière la porte du fond. »

### LES TROIS ORPHELINES

Trois pauvres orphelines...

(La mère noble leur fait signe de ne pas crier si fort et de s'agenouiller.)

### LES TROIS ORPHELINES (s'agenouillant).

Trois pauvres orphelines implorant ici votre appui.

### LA MARCHANDE DE MODES (haut).

Le chapeau Paméla ! La poudre à la reine de Golconde !

### LE MARCHAND D'ANIMAUX

Votre Altesse veut-elle un singe ou de gentils oiseaux des Canaries ?

### LES TROIS ORPHELINES

Au champ de l'honneur, notre père est tombé pour l'Empire et notre ambition est de suivre son sort.

LA MARCHANDE DE MODES

Le chapeau Paméla ! C'est la merveille du monde !

LE MARCHAND D'ANIMAUX

J'ai encore des perroquets de l'Inde et du Congo... Des petits chiens déjà tout dressés.

(La Maréchale s'avance, tous s'inclinent. Le Baron a passé à gauche, au premier plan.)

LA MARÉCHALE

(au Baron).

Je vous présente le notaire qu'il vous faut.

(Le notaire, en s'inclinant devant la coiffeuse où s'est assise la Maréchale, s'approche du Baron, à gauche. La Maréchale fait signe à la plus jeune des trois orphelines, prend une bourse des mains de l'Intendant et la lui donne en lui baisant le front. Le savant veut s'avancer pour lui présenter ses papiers : Valzacchi passe devant lui et le repousse de côté.)

VALZACCHI.

(tirant un journal bordé de noir).

*Le Journal Noir...* que Votre Grâce y veuille bien jeter les yeux. Il n'est fait que pour la noblesse : *Le Journal Noir!*... Un cadavre fut trouvé hier dans la chambre basse d'un palais ! On raconte aussi que cette nuit, à trois heures, par deux amants un mari fut empoisonné !...

LA MARÉCHALE.

Je n'ai cure de ces ragots !

VALZACCHI.

De grâce ! J'ai la confiance du monde élégant...

LA MARÉCHALE.

Laissez-moi ! Vite ! Je n'ai cure de ces ragots.

(Valzacchi avec une expression de regret fait une révérence et recule en sautant. Les trois orphelines et ensuite leur mère également, ont baisé la main de la Maréchale.)

LES TROIS ORPHELINES

(sui le point de partir, en pleurnichant un peu.)

Que le ciel avec clémence  
Vous accorde le bonheur;  
Le respect, la reconnaissance  
Empliront toujours nos cœurs.

(Elles sortent avec leur mère.)

Le coiffeur s'avance en hâte; son aide le suit en faisant voler ses basques. Le coiffeur fixe la Maréchale; il s'assombrit; il recule; il étudie la mine qu'a aujourd'hui la Maréchale. Cependant, l'aide déballe, près de la coiffeuse. Le coiffeur repousse quelques personnes pour se donner du champ. Le flûtiste s'est avancé: il commence sa ritournelle. Les laquais ont pris place à droite, au premier plan; d'autres se tiennent au fond. Après un moment de réflexion, le coiffeur a fait son plan; il s'approche de la Maréchale avec décision et commence à la coiffer. Un chasseur en rose, noir et argent, paraît et remet un billet. L'intendant s'élançe avec un plateau d'argent qu'il présente à la Maréchale. Le coiffeur s'arrête pour la laisser lire. L'aide lui tend un nouveau fer. Le coiffeur l'agite: il est trop chaud. Après avoir interrogé du regard la Maréchale, qui consent, l'aide tend le billet au coiffeur qui, en souriant, l'emploie à refroidir le fer.

Au même moment le chanteur a pris position; il tient à la main sa musique. Le flûtiste le regarde par-dessus l'épaule et l'accompagne.

LE TÉNOR

Di rigori armato il seno  
Contro amor mi ribellai  
Ma fui vinto in un baleno  
In mirar due vaghi rai.  
Ahi! che resiste poco a stral di fuoco!  
Cor di gelo di fuoco a stral!

(Le coiffeur passe le fer à son aide et applaudit le chanteur, puis il continue à échafauder les boucles.)

(Entre temps, un domestique a introduit par la petite porte le valet de chambre du Baron, son aumônier et son chasseur. Ce sont trois personnages d'aspect fâcheux. Le valet de chambre est un jeune et grand rustre, à l'air bête et insolent. Il porte sous le bras un étui de maroquin rouge. L'aumônier est un grossier vicaire de village, un gnôme de trois pieds de haut, mais à l'air fort et effronté. Le chasseur a dû, avant de porter une livrée qui lui va mal, mener le fumier. L'aumônier et le valet de chambre semblent se disputer la préséance et se marchent sur les pieds. Ils obliquent à gauche vers leur maître et s'arrêtent près de lui.)

LE BARON

(assis près du notaire, qui reste debout devant lui, reçoit ses indications.)

Comme douaire, mais dans un article à part, avant la dot — la chose est bien claire, n'est-ce pas? — tout Gaunersdorf, château et bien, me reviendra, sans servitude et libre aussi de toute hypothèque, ainsi que feu mon père l'a jadis eu.

LE NOTAIRE

(essoufflé).

Pourrais-je à Votre Seigneurie faire humblement la remarque, que tous nos textes admettent

bien qu'un douaire de la part du mari à la femme  
(respirant profondément.)  
se passe, mais jamais de la femme au mari.

LE BARON.

Cela se peut.

LE NOTAIRE.

C'est ainsi.

LE BARON.

Pourtant, dans le cas présent...

LE NOTAIRE.

Les formes qui nous sont prescrites ne font pas  
d'exceptions.

(Après une assez longue conférence avec l'intendant, la  
Maréchale s'occupe de la composition du menu et  
congédie ensuite le chef.)

LE BARON  
(criant).

On leur en fera bien faire !

LE NOTAIRE  
(effrayé).

De grâce !

LE BARON  
(plus doucement, mais avec insistance et une grande  
suffisance.)

Quand un seigneur d'aussi noble race condes-  
cend par bonté d'âme à prendre pour épouse une  
quasi-roturière, une Faninal... que vous en sem-

ble? Lorsque pour témoin de cette faveur il a Dieu lui-même et l'œil auguste de Sa Majesté...

(Le flûtiste recommence à préluder.)

LE BARON.

Alors, *corpo di Bacco*, on peut ce me semble reconnaître le présent qu'il a fait de son sang et, pour tant d'honneur, lui constituer un douaire.

(Le chanteur fait mine de recommencer; il attend encore jusqu'à ce que le Baron se taise.)

LE NOTAIRE  
(bas, au Baron.)

Peut-être pourrait-on séparément...

LE BARON  
(bas.)

Quel insupportable pédant! C'est un douaire que je réclame!

LE NOTAIRE  
(même jeu).

Nous le mettrons, si vous voulez, au chef de la dot.

LE BARON  
(à demi-voix).

C'est un douaire! On ne peut rien lui faire entendre!

LE NOTAIRE  
(même jeu).

En donation *inter vivos*, ou bien...



LE BARON

(frappe furieusement sur la table et crie).

C'est un douaire !

LE TÉNOR

(pendant le dialogue précédent).

Ma si caro è'l mio tormento  
Dolce è si la piaga mia,  
Ch' il penare è mio contento  
E'l sanarmi è tirannia.  
Ahi ! Che resiste puoco  
Cor....

(Ici le Baron élève tellement la voix que le chanteur s'arrête net ainsi que le flûtiste. Le notaire recule épouvanté dans le coin. La Maréchale appelle d'un signe le chanteur et lui donne sa main à baiser. Le chanteur et la flûte se retirent avec de profondes révérences. Le Baron fait comme si de rien n'était; il fait un signe amical au chanteur et va ensuite rejoindre ses gens. Il passe la main sur le front de son laquais pour rejeter en arrière les cheveux de celui-ci, ébouriffés à la paysanne ; puis comme s'il cherchait quelqu'un, il va vers la petite porte et l'ouvre; il espionne dehors; il s'irrite, va flairer du côté du lit, hoche la tête et revient en avant.)

LA MARÉCHALE

(s regarde dans le miroir et, à demi-voix).

Hélas ! cher Hippolyte, comme aujourd'hui  
vous m'avez fait un vieux visage !

(Le coiffeur, consterné, se précipite fiévreusement sur les boucles de la Maréchale et en change l'arrangement :  
le visage de la Maréchale reste triste.)

LA MARÉCHALE

(par-dessus son épaule, à l'intendant).

Faites sortir ces gens.

(Les laquais, formant une chaîne, repoussent jusqu'à la porte, qu'ils ferment, les personnes qui attendent. Seul le savant, conduit vers elle par l'intendant, s'entretient encore avec la Maréchale jusqu'à la fin de l'Intermède entre Valzacchi, Annina et le Baron. Valzacchi, suivi d'Annina, s'est glissé, derrière le dos de tout le monde, autour de la scène, et tous deux se présentent au Baron avec un empressement exagéré.)

VALZACCHI  
(au Baron).

Votre Grâce a quelque ennui, je crois ; Votre Grâce cherche quelque chose... A ses ordres, je me dévoue...

LE BARON  
(reculant).

Plaît-il ? Que veux-tu, toi ?

VALZACCHI.

Les traits de Votre Grâce parlent sans langue, tout comme un antique...

ANNINA.

...tout comme un antique...

VALZACCHI.

Come statua di Giove.

ANNINA.

...di Giove.

VALZACCHI ET ANNINA

Que Votre Grâce daigne nous attacher à sa suite !

(Ils tombent à genoux.)

LE BARON.

Vous?

VALZACCHI.

L'oncle et la nièce; à deux on fait plus d'ouvrage...

ANNINA.

...plus d'ouvrage...

VALZACCHI.

Per esempio : Votre Grâce prend une jeune femme.

LE BARON.

Ah! ça, comment diable le savez-vous?

VALZACCHI.

(avec zèle).

Un mari parfois devient jaloux : dico per dire ! un jour ou l'autre, c'est possible. Affare nostro ! Chaque pas que fait Madame, chaque voiture qu'elle prend, chaque lettre qu'elle reçoit : je suis là ! Dans les coins, dans la cheminée, et sous le lit....

ANNINA.

Dans la commode...

VALZACCHI.

Dans les armoires et sous les toits : je suis là !

ANNINA.

Votre Grâce sera contente.

(Ils tendent la main, espérant de l'argent; il fait semblant de ne pas le remarquer.)

LE BARON  
(à demi-voix).

Hum ! Que ne trouve-t-on pas à Vienne ! Eh bien, voyons : connaissez-vous Marianne ?

ANNINA  
(même jeu).

Marianne ?

LE BARON.  
Qui était tout à l'heure dans cette chambre.

VALZACCHI  
(bas à Annina).

Sai tu, cosa vuole ?

ANNINA  
(même jeu).

Niente !

VALZACCHI  
(au Baron).

Bien sûr ! bien sûr. Je saurai sans plus attendre satisfaire Votre Grâce : Je suis là !

(La Maréchale s'est levée; le coiffeur, après une profonde révérence se retire, suivi de son aide.)

LE BARON  
(laissant en plan les deux Italiens, à la Maréchale).

De votre camériste, en confidence, puis-je vous présenter, cousine, le pendant ?

(Avec suffisance.)

On dit de toute part que c'est mon portrait.

(La Maréchale fait un signe affirmatif.)

LE BARON.

Léopold, donne l'écrin !

(Le jeune laquais présente gauchement l'écrin.)

LA MARÉCHALE  
(riant un peu.)

Je félicite Votre Grâce :

LE BARON

(prend l'étui des mains du garçon et lui fait signe de se retirer.)

Voulez-vous voir la rose d'argent ?

(Il veut ouvrir l'écrin.)

LA MARÉCHALE.

C'est inutile ! Il suffira de la laisser là.

LE BARON.

Ou votre suivante pourrait peut-être la porter ?

LA MARÉCHALE.

Non, mon cousin, elle n'a pas le temps. Soyez sans crainte; le Comte Octave vous conviendra et par amour pour moi il acceptera très volontiers, je gage, de porter pour vous la rose d'argent.

(Négligemment.)

Laissez-la donc ici. Et puis, cousin, je vous dis adieu; retirez-vous, je vous en prie, je vais à l'église.

(les laquais ouvrent la porte à deux battants.)

## LE BARON.

Votre Grâce aujourd'hui m'accable en vérité de ses bontés.

(Il fait la révérence et s'éloigne cérémonieusement. Sur un signe de lui, ses gens le suivent, avec une tenue insuffisante. Les deux Italiens, sans bruit et adroitemment, se joignent à eux sans être aperçus. L'intendant se retire; les laquais ferment la porte.)

## LA MARÉCHALE (seule).

Il est parti ! Quel homme absurde et vulgaire ! Il prend pour femme une fillette aimable et riche.

(Soupirant.)

Quelle misère ! Il s'imagine encore que c'est lui seul qui se sacrifie ! Mais pourquoi m'indigner : le monde est ainsi fait. Puis-je donc oublier que moi-même, je fus au sortir du couvent au mariage condamnée ?

(Elle prend son miroir.)

Est-ce bien moi ? oui ;

(Soupirant.)

mais où sont les neiges d'antan !

(Calme.)

On dit cela... Mais comment est-il donc possible que l'enfant que j'étais jadis puisse un jour connaître la vieillesse ! Etre une vieille ! La vieille Maréchale ! « Voyez, c'est elle, la vieille Princesse ! » Quel avenir affreux ! Comment Dieu le permet-il ? Serai-je pas la même ? Et si mon sort doit être tel, hélas ! Dieu ne pourrait-il donc pas me rendre aveugle ? Pourquoi me laisser voir

cela ? Ce sont là des secrets, de lourds secrets...  
et nous sommes sur terre pour en souffrir... Pour  
être heureux,

(Soupirant, très calme.)

le tout et de savoir souffrir.

OCTAVE

(entre par la droite en costume du matin, botté.)

LA MARÉCHALE

(calme, souriant à demi).

Ah ! toi ! Te revoilà !

OCTAVE

(tendrement).

Tu sembles triste !

LA MARÉCHALE.

Non, c'est déjà fini. Tu connais mon humeur,  
tantôt joyeuse et tantôt triste. Comment changer  
mes pensées ? Que veux-tu ? Je n'y puis rien.

OCTAVE.

Je sais d'où te vient cet émoi, cher cœur. C'est  
que tu viens d'avoir si grande crainte. N'est-il  
pas vrai ? Avoue-le moi ! Tu as eu peur, chère  
âme, pour moi !

LA MARÉCHALE.

Peut-être bien... Mais j'ai bientôt repris cou-



rage, je me disais tout bas : « Rassure-toi, ce n'est rien ! » Si je m'étais trompée ?

OCTAVE  
(gaiment).

Ce n'était pas le Maréchal, mais rien qu'un cousin très bête. Tu m'appartiens, tu m'appartiens !

LA MARÉCHALE  
(l'écartant).

Octave, ne m'embrasse pas trop : qui trop embrasse, mal étreint...

OCTAVE  
(passionnément).

Dis que tu es à moi, dis !

LA MARÉCHALE.

Oh ! sois maintenant, je t'en supplie, docile et doux.

(Octave veut répondre avec vivacité.)

LA MARÉCHALE.

De grâce ! Ah ! ne sois pas comme les autres...

OCTAVE  
(sursautant avec méfiance).

Comme les autres ?

LA MARÉCHALE  
(se reprenant vite).

Comme mon mari et le Baron...

OCTAVE  
(pas rassuré)

Thérèse!

LA MARÉCHALE  
(avec expression).

Ah! ne sois pas comme les autres!

OCTAVE  
(avec colère).

J'ignore ce que sont les autres.

(Soudain radouci.)

Je sais que je t'adore. Thérèse! Hélas! ils ont changé ton cœur. Thérèse, où donc es-tu?

LA MARÉCHALE  
(calme).

Mais je suis là, trésor!

OCTAVE

Est-ce bien toi? Qu'alors, sans alarmes, je te presse toujours sur mon cœur! Reste dans mes bras. reste, pour que tu sentes bien que tu es à moi. Je suis à toi, tu es à moi!

LA MARÉCHALE  
(se dégageant)..

Sois raisonnable, ami. Ne sens-tu pas comme tout passe et comme avec le temps tout doit finir? Est-il au fond du cœur rien qui pénètre, rien qui demeure? A nos désirs tout se dérobe; l'objet de nos rêves bientôt s'envole; tout se dissout et passe et fuit.

OCTAVE.

Mon Dieu, que dis-tu là ! Veux-tu me faire croire que tu ne m'aimes plus ?

(Il pleure.)

LA MARÉCHALE.

Sois raisonnable, enfant !

(Octave pleure plus fort.)

LA MARÉCHALE

(calme).

Faut-il que maintenant je te console de ce que ton amour, tôt ou tard, mourra sans doute ?

(Elle le caresse.)

OCTAVE.

Tôt ou tard, que dis-tu ?

(Avec violence.)

Qui donc aujourd'hui te fait dire ces choses, Thérèse ?

LA MARÉCHALE.

As-tu si peur des mots ? Le temps lui-même, ami, le temps ne fait rien à l'affaire. Le temps est subtil comme un poison ; on ne le sent pas, tant que l'on aime ; mais soudain, un jour, on ne sent plus que lui. Il est autour de nous, il pénètre en nous-même. En nous sans cesse il glisse ; dans le miroir il coule ; il ride nos pauvres visages ; même entre nous son onde coule encore, sans bruit, silencieuse. Oh ! ami ! Parfois, j'entends sa course

incessante. Alors, dans la nuit, soudain je me lève pour arrêter moi-même les pendules... Pourtant, il ne faut pas le craindre ainsi : le temps est comme nous une œuvre de ce Dieu qui nous a créés.

OCTAVE

(avec une tendresse calme).

Mon cher amour, voulez-vous donc à toute force être triste ? Quand je suis là, quand je tiens ta main si douce dans la mienne, quand mes yeux dans tes yeux se plongent avec ivresse, quand je suis à toi, est-ce l'heure d'être triste ?

LA MARÉCHALE

(très sérieusement).

Ce soir même ou demain peut-être tu fuiras loin de moi pour en aimer une autre plus jeune,

(Hésitant un peu.)

plus belle que moi.

OCTAVE.

Tu me repousses par des paroles lorsque tes mains me retiennent !

LA MARÉCHALE

(calme).

Ce jour viendra bien vite ; oui, ce soir même ou demain, Octave !

OCTAVE.

Non, non, jamais, je t'aime tant ! Non, non, jamais ! Et si pareil jour devait venir, je ne veux

pas penser à ce jour. Ce jour serait ma mort, je ne veux pas y croire. Pourquoi, sans cause, nous attrister ?

LA MARÉCHALE.

Va, j'attends l'heure où notre amour se brisera. Non, non, je ne veux pas t'attrister. Je suis sincère, aussi bien pour moi que pour toi-même. Je veux rendre douce notre peine. « L'âme légère, le cœur léger », en amour, pour être heureux, c'est la devise des sages... La vie, hélas ! punit les autres et Dieu de leur misère n'a pas pitié.

OCTAVE.

Aujourd'hui tu parles comme un prêtre ! Est-ce à dire que plus jamais je ne doive t'êtreindre jusqu'à perdre haleine ?

LA MARÉCHALE  
(doucement).

Enfant, il faut partir. Je reste seule. C'est l'heure de la messe. Ensuite, j'irai chez mon vieil oncle. Perclus et malade, il aime tant me voir auprès de lui ! Puis plus tard, vers le soir, quelque messager, ami, ira te dire si je dois aller au parc. Et si j'y vais, peut-être bien toi-même alors viendras-tu m'y joindre et chevaucher un moment à ma portière. Mais, maintenant, il faut partir.

OCTAVE  
(bas).

Je t'obéis, Thérèse.

(Il sort. Pause.)

LA MARÉCHALE

(seule, s'élance avec passion).

Il est parti sans un baiser.

(Elle sonne violemment; des laquais arrivent par la  
la droite.)

Courez après le Comte; il faut encore que je lui  
dise un mot.

(Les laquais disparaissent rapidement.)

LA MARÉCHALE.

Comment hélas! a-t-il pu partir, partir sans un  
baiser!

(Les quatre laquais reparaissent, hors d'haleine.)

PREMIER LAQUAIS

Monsieur le Comte est déjà loin.

DEUXIÈME LAQUAIS

Dès la porte il était en selle.

TROISIÈME LAQUAIS

L'écuyer l'attendait.

QUATRIÈME LAQUAIS

Dès la porte il était en selle, comme le vent.

PREMIER LAQUAIS

Il a disparu comme le vent.

DEUXIÈME LAQUAIS

Nous avons couru....

TROISIÈME LAQUAIS

Nous avons crié...

QUATRIÈME LAQUAIS

C'est en vain.

PREMIER LAQUAIS

Il a disparu comme le vent.

LA MARÉCHALE.

C'est assez, retirez-vous.

(Les laquais se retirent.)

LA MARÉCHALE  
(appelle).

Toi, Mohamed !

(Le petit nègre entre en faisant tinter ses clochettes  
et s'incline.)

LA MARÉCHALE.

Cet écrin...

LE NÈGRE

(prend vite l'écrin de maroquin.)



LA MARÉCHALE.

Mais tu ne sais pas... Cours vite chez le Comte, dis-lui que c'est l'écrin de la rose d'argent. Il saura ce qu'il doit faire.

(Le nègre sort en courant.)

LA MARÉCHALE

...appuie sa tête sur la main et reste ainsi dans une attitude rêveuse, jusqu'à la dernière note de l'orchestre.)

RIDEAU



## DEUXIÈME ACTE

---

Un salon chez M. de Faninal. Au milieu, une porte donnant dans le vestibule. Portes à gauche et à droite. A droite également une grande fenêtre. Des deux côtés de la porte du milieu, des chaises contre le mur. A chacun des coins arrondis une grande cheminée. Le rideau se lève.

FANINAL

(sur le point de prendre congé de Sophie.)

Quel jour de gloire ! Quel jour heureux ! Quel jour béni ! Quel jour sacré !

SOPHIE

(lui baise la main.)

MARIANNE LEITMETZERIN, LA DUÈGNE.

Venez admirer le superbe carrosse. Les rideaux sont en soie ! Quel équipage, voyez !

L'INTENDANT

(non sans familiarité, à Faninal).

Il est grand temps que Votre Grâce parte. Le père du fiancé nous l'a bien dit : l'usage veut que

vous soyez parti avant que le garçon d'honneur soit là!

FANINAL.

Je n'y puis croire.

L'INTENDANT

Devant la porte, il ne faut pas qu'il vous rencontre.

FANINAL.

Quand je reviendrai, fillette, j'amènerai ton futur par la main.

MARIANNE.

Le très noble et très haut Seigneur de Lerchenau.

(Faninal part.)

SOPHIE

(s'avançant, seule).

Voici donc l'heure solennelle où la grâce, ô mon Dieu trop aimable, au-dessus de moi m'élève et me remet dans les bras sacrés d'un époux.

MARIANNE

(à la fenêtre).

Il est monté! Derrière lui grimpent Antoine et Xavier.

SOPHIE

(elle a grand peine à garder contenance).

....comme je voudrais humblement t'offrir mon cœur.

MARIANNE.

Voici que le cocher saisit les rênes ! Les fenêtres sont pleines.

SOPHIE.

Hélas ! pour être humble à cette heure, il faudrait... m'humilier !

MARIANNE  
(très excitée).

La ville entière est en émoi !

SOPHIE  
(elle se recueille avec peine).

M'humilier et reconnaître mes fautes, mes torts et mes péchés, ma faiblesse et mon trouble !

MARIANNE.

Au séminaire tous les pères sont là ! sur les terrasses ! Un vieux bonhomme juche sur la lanterne.

SOPHIE.

Ma mère en mourant, hélas ! m'abandonna. Je suis seule et sans appui. Mais le mariage est un grand sacrement.

(Encore de loin.)

TROIS CHASSEURS  
(en bas dans la rue).

Rofrano ! Rofrano !

MARIANNE  
(comme plus haut).

C'est lui, c'est lui ! Ses deux carrosses s'avancent, superbes ; l'un est vide, et dans l'autre, lui-même il a pris place, le noble chevalier.

SOPHIE

(comme plus haut).

Je ne dois pas, de ma prochaine gloire, être vaine, me montrer vaine...

(Les domestiques et les chasseurs suivent la voiture d'Octave dans la rue en criant : « Rofrano! Rofrano! »)

SOPHIE

(n'y tenant plus).

Que disent-ils donc ?

MARIANNE.

Ils clament le nom du chevalier et des cousins qui demain seront ta nouvelle famille; entends-tu ?  
Devant lui, tous font la haie;

(Avec des gestes pleins d'animation.)

à sa suite marchent ses laquais.

(La voix des trois chasseurs se rapprochant : « Rofrano! Rofrano! »)

SOPHIE.

Clameront-ils aussi fort le nom de mon fiancé quand vers nous il va venir ?

MARIANNE

(pleine d'enthousiasme).

Ils ouvrent la portière ! Il descend ! de brocart d'argent il est tout couvert de pied en cap. On dirait qu'un ange vient vers nous.

(Elle ferme vivement la fenêtre.)

SOPHIE.

Bonté divine ! l'orgueil, hélas ! est un vilain

péché, mais j'y cède malgré moi-même. Je n'y puis rien. C'est que tout est si beau, si beau !

(Deux laquais de Faninal ont ouvert la porte du milieu.)  
(Octave entre, tout de blanc et d'argent vêtu, la tête nue, la rose d'argent à la main. Derrière lui ses gens, portant sa livrée : blanc et vert pâle. Les laquais, les heiduques, avec leurs sabres hongrois recourbés, au côté; les chasseurs en peau de chamois blanche, avec des plumes d'autruche vertes. Juste derrière Octave, un nègre qui tient son chapeau et un autre laquais tenant gaîment des deux mains l'écrin de maroquin de la rose d'argent. Derrière, la livrée de Faninal. Octave, tenant la rose dans sa main droite, s'avance vers Sophie avec un noble maintien; mais la timidité altère et rougit son visage de jeune garçon.)

(Sophie, à sa vue, est devenue d'une pâleur mortelle. Ils se tiennent l'un devant l'autre. Leur embarras et leur beauté accroissent leur trouble réciproque.)

OCTAVE

(avec un peu d'hésitation).

L'honneur insigne m'est échu de présenter avec l'hommage de mon respect, de la part de mon cousin le Baron de Lerchenau, la rose symbolique à la noble fiancée.

SOPHIE

(prenant la rose).

J'en suis à Votre Grâce très obligée... J'en suis à Votre Grâce et pour jamais très obligée.

(Ils restent un instant troublés.)

SOPHIE

(sentant la rose).

Quel doux parfum ! On dirait une rose véritable !

SOPHIE.

Oui, une goutte d'huile de rose y fut versée.

SOPHIE.

Les roses de la terre n'ont pas ce parfum qui vient du Paradis.

Octave se penche sur la rose, qu'elle lui tient, puis il regarde la bouche de Sophie.)

SOPHIE

C'est un parfum céleste; il est si troublant qu'à peine je puis le supporter. On dirait qu'il glisse comme un vertige dans le cœur :

(Bas.)

N'ai-je pas autrefois connu cette ivresse ?

OCTAVE

(comme inconsciemment et plus bas encore).

N'ai-je pas autrefois connu cette ivresse ?

SOPHIE

(avec expression).

Je veux goûter encore le charme de ce rêve, fallût-il en mourir ! Mais non, pourquoi mourir, c'est l'heure de vivre. Instant suprême plus beau que l'éternité ! J'en veux garder la mémoire jusqu'au dernier jour.

OCTAVE

(en même temps qu'elle).

Mais je n'étais qu'un pauvre enfant avant de l'avoir vue. Par quels chemins suis-je près d'elle venu ? Comment vint-elle vers moi ? Si je n'étais un homme, je croirais défaillir. Instant plus beau que l'éternité ! J'en veux garder la mémoire jusqu'au dernier jour.

(Cependant les gens d'Octave se sont rangés en arrière. Les serviteurs de Faninal, avec l'intendant, à droite. Le



laquais d'Octave donne l'écrin à Marianne. Sophie, triomphant de son embarras, passe la rose à Marianne qui la renferme dans l'écrin. Le laquais au chapeau s'approche derrière Octave et lui tend son chapeau. La livrée d'Octave se retire tandis qu'au même moment les serviteurs de Faninal apportent au milieu du salon trois sièges, deux pour Octave et Sophie, un autre, en arrière et de côté, pour la duègne. En même temps, l'intendant de Faninal, portant l'écrin avec la rose, disparaît par la porte de droite. Aussitôt les serviteurs de Faninal se retirent aussi par la porte du milieu.)

(Sophie et Octave se tiennent l'un en face de l'autre, en quelque façon revenus sur terre, mais embarrassés. Sur un geste de Sophie, tous deux prennent place, la duègne de même, juste au moment où l'intendant, qu'on ne voit plus, ferme du dehors, la porte de droite.)

SOPHIE.

Déjà je vous connais, mon cousin !

OCTAVE.

Se peut-il, ma cousine ?

SOPHIE.

Oui, mon cousin, par le livre d'honneur de la haute noblesse; car j'en fais ma lecture tous les soirs; j'y cherche tous les noms des barons et des princes dont je serai parente.

OCTAVE.

Est-il vrai, ma cousine ?

SOPHIE.

Je sais votre âge, mon cher cousin : dix-sept ans et deux mois. Et je sais tous vos noms de baptême : Octave, Maria, Honoré, Bonaventure, Fernand, Hyacinthe.

OCTAVE.

Vous en savez, je crois, plus long que moi.

SOPHIE  
(rougissant).

Je sais encore...

OCTAVE.

Que savez-vous ? Dites-le, ma cousine !

SOPHIE  
(sans le regarder).

Bébé...

OCTAVE  
(riant).

Vous savez mon surnom !

SOPHIE.

Ainsi, n'est-ce pas, vos amis vous nomment, et les charmantes dames dont je vous crois fort l'ami.

(Avec naïveté.)

Rien ne vaut le mariage ; c'est votre avis aussi ?  
Ou bien par hasard n'y penseriez-vous pas ?  
Pourtant, le célibat est un état bien mesquin.

OCTAVE  
(bas).

Que de beauté !

SOPHIE.

Certes, quand on est homme, on peut rester garçon ; mais pour nous autres il faut bien nous marier. Aussi pour mon mari, ma gratitude est grande.

OCTAVE

(bas, avec émotion).

Mon Dieu, comme elle est belle, j'en suis tout ébloui !

SOPHIE.

Je saurai faire honneur au rang qu'un si noble époux me donne.

(Très vivement.)

Si quelqu'une prétendait m'en remontrer sur les manières, les convenances ou les us, je saurais bien, au besoin par des gifles, faire en sorte qu'on rende hommage à mes façons; on peut compter sur moi pour me défendre contre les affronts.

OCTAVE

(vivement).

Comment pouvez-vous croire que nul jamais vous veuille faire affront? Comment ne seriez-vous pas toujours la plus belle?

SOPHIE.

Vous vous moquez, mon cousin?

OCTAVE.

Oh! ne le croyez pas!

SOPHIE.

Vous pouvez rire, j'y consens. De vous, mon cousin, rien ne peut me fâcher, car, au monde, jamais personne encore, j'en jure sur mon âme,

non jamais ne m'a tant plus que vous... Mais c'est, je crois, mon futur que voici.

(La porte de derrière s'ouvre. Tous trois se lèvent et vont vers la droite. Faninal conduit cérémonieusement le Baron vers Sophie en lui cédant le pas. La livrée de Lerchenau le suit sur ses talons : d'abord l'aumônier avec le fils et le valet de chambre. Puis le chasseur, avec un lourdaud de sa sorte, portant un emplâtre sur son nez défoncé; puis deux autres du même acabit qui ont revêtu la livrée en sortant de leur champ de betteraves. Tous trois portent, comme leur maître, de petits bouquets de myrthe. Les serviteurs de Faninal restent à l'arrière-plan.)

FANINAL.

A Votre Grâce je présente ma future.

LE BARON.

(fait la révérence, puis à Faninal).

Délicieuse ! Je vous fait compliment !

(Il baise la main de Sophie, comme pour goûter.)

Attaches fines ! J'y tiens énormément, car, dans la bourgeoisie, c'est une rareté.

OCTAVE

(à demi-voix).

Je suis tout hors de moi.

FANINAL.

Permettez que je vous présente dame Marianne Leitmetzerin.

(Il présente Marianne qui fait trois fois le plongeon.)

LE BARON  
(l'écartant avec humeur).

Laissez cela. Remercions ensemble mon cousin le chevalier.

(Avec Faninal il s'approche d'Octave en lui faisant des saluts auxquels Octave répond. La suite de Lerchenau se tient enfin tranquille après avoir presque renversé Sophie, et recule de quelques pas.)

SOPHIE  
(se tenant à droite, avec Marianne, à mi-voix).

Quelles sont ces manières? Est-ce un maquignon et croit-il être ici pour conclure un marché?

MARIANNE  
(même jeu).

Un chevalier peut se permettre dans certains cas quelque sans-gêne. Pense bien à son rang, à ce qu'il fait de toi et ta timidité passera.

LE BARON  
(à Faninal).

C'est étonnant comme ce garçon ressemble à certaine fillette... une bâtarde et, ma foi, fort gentille...

(Lourdement, familièrement.)

Nul ne l'ignore dans l'aristocratie et la princesse me l'a dit.

(Avec aisance.)

Mais puisque Faninal va pour ainsi dire être de nos parents, tu me permettras, cousin, de dire que c'était un farceur que ton père; il est, je le

proclame, en bonne compagnie, cet excellent marquis, car je me flatte d'en être un.

SOPHIE

Bon, il me laisse en plan, le gros lourdaud; et c'est, paraît-il, mon futur. Il est tout grêlé. Quelle horreur! O mon Dieu!

MARIANNE.

Va, s'il ne te plaît pas par devant, petite ingrate, regarde-le de dos et tu verras un signe qui te plaira.

SOPHIE

Eh! qu'a-t-il donc de si beau dans le dos?

MARIANNE  
(la sîngeant).

Eh! qu'a-t-il donc de si beau dans le dos? Que c'est un chambellan de Sa Majesté, que pour mari ton saint patron ici te donne.

LE BARON  
(en même temps à Faninal).

Beau-père, regardez ce grand garçon, le blond tout au fond. Je ne puis le montrer du doigt, mais il se fait remarquer par une noble contenance. Ce n'est par parce que je suis son père, mais c'est, je puis le dire, un garçon extraordinaire...

(L'intendant s'approche poliment des gens de Lerchenau et les fait sortir. De même les serviteurs de Faninal sortent, à l'exception de deux, qui restent pour servir du vin et des douceurs.)

FANINAL  
(au Baron).

Vous plairait-il un peu de ce vin de Tokay ?  
(Octave et le Baron se servent.)

LE BARON.

Bien, Faninal ! On connaît le bon ton. Servir un vieux vin de Tokay au jour des fiançailles ; j'approuve vos manières.

(A Octave.)

On doit toujours marquer à ces nobles de pacotille qu'entre eux et nous il y a une distance. Il faut montrer avec eux un peu de hauteur.

OCTAVE  
(avec malice).

Votre courtoisie est admirable. C'est tout à fait l'air du grand monde. Quel ambassadeur hors-ligne vous pourriez faire !

LE BARON  
(avec rudesse).

Mais la petite nous attend. Je veux causer à présent avec elle, pour savoir ce qu'elle a dans le cœur.

(Le Baron passe, prend Sophie par la main et l'emène avec lui.)

Eh bien ! bavardons un moment. Dites un peu, ma belle, ce qui pour vous dans le mariage paraît le plus séduisant.

(Le Baron s'assied et veut l'attirer à moitié sur ses genoux.)



SOPHIE

(se dégageant de lui).

A quoi pensez-vous ?

LE BARON

(avec aisance).

Bah ! A quoi je pense ? Là, venez tout près de moi et vous saurez bientôt à quoi je pense.

(Même jeu, Sophie se dégage de lui avec plus de vivacité.)

LE BARON

(avec aisance).

Serait-il préférable de nous ennuyer avec des cérémonies inutiles : *Mille pardons, excusez-moi, Retirez-vous, Eh quoi! Monsieur?*

SOPHIE

J'aimerais cela cent mille fois mieux, certes !

LE BARON

(riant).

Mais pas moi ! Voyez-vous ! Quelle différence ! Rien ne vaut, à mon gré, le sans-façons quand on veut se montrer galant.

(Il fait mine de l'embrasser, elle s'en défend énergiquement.)

FANINAL.

(après avoir offert à Octave la seconde chaise, que celui-ci refuse, à part).

Quelle fierté ! M. de Lerchenau me fait l'honneur de caresser ma fille, comme s'ils étaient

mariés. Je vois chez moi, comme si cela m'était dû, un comte Rofrano, s'il vous plaît ! Le frère du grand écuyer de bouche !

OCTAVE

(avec colère, à part).

Le vilain drôle ! Si je pouvais le rencontrer avec cet instrument assez loin pour que nul m'entende ! Je ne demanderais que ça !

SOPHIE

(au Baron).

Ah ! laissez-moi, je ne vous connais pas !

LE BARON

(à Sophie).

Aurais-tu donc peur du cousin Octave ? Enfantillages ! Sais-tu qu'à Paris, qui passe pour l'école des manières, les époux ne cachent presque rien de leurs tendres ébats et, pour les voir, parfois l'usage est d'inviter des amis et jusqu'au roi lui-même !

(Il devient de plus en plus tendre avec elle. Sophie ne sait que faire.)

FANINAL

(à part).

Si mon palais était de verre, pour que la troupe misérable des envieux puisse en famille nous voir réunis ici ! Pour ça, je donnerais ma maison la plus belle, oui, ma foi !

OCTAVE  
(furieux).

Me faudra-t-il longtemps le voir traiter ainsi la pauvre enfant ?

LE BARON  
(à Sophie).

Pourquoi tant d'embarras ? N'es-tu donc pas à moi ? C'est à merveille, c'est parfait, et tout marche à souhait.

(Presque à part, la cajolant.)

Bien à ma taille... les épaules tendres... Maigres encore, qu'importe ? mais si blanches, d'un tel éclat que j'en suis ébloui. C'est une chance digne de moi.

(Sophie s'arrache à lui et trépigne.)

LE BARON  
(avec satisfaction).

Ah ! nous faisons la mauvaise tête.

(Il se lève et la suit.)

Le sang si fort te monte aux joues que ma main s'y brûlerait.

SOPHIE  
(rouge et pâle de colère).

Et que fait là votre main ?

OCTAVE

(avec une rage muette écrase le verre qu'il tenait à la main et en jette par terre les éclats.)

LA DUÈGNE.

(court avec grâce vers Octave, ramasse les éclats et se précipite vers lui avec ravissement).

Il est très familier vraiment, ce cher Baron ! Il sait pour vous plaire, trouver des propos si galants !

LE BARON

(tout contre Sophie).

C'est tout ce que j'aime ! Ni les langueurs ni les tendresses ne sauraient si sûrement me rendre heureux.

SOPHIE

(hardiment, en plein visage).

Et qui vous dit que ce soit mon désir ?

LE BARON

(avec bonhomie).

Bon gré, mal gré, tu finiras par faire mon bonheur.

OCTAVE

(à part, pâle de colère).

Partons, partons et sans un mot ou je ne sais pas trop ce qui pourrait bien arriver. Quittons cette demeure à l'instant.

(Cependant le notaire est entré avec le greffier, conduit par l'intendant qui l'annonce à voix basse à M. de Faninal. Faninal se retire vers le notaire, cause avec lui et parcourt un cahier d'actes que lui présente le greffier.)

SOPHIE

(entre les dents).

Jamais personne ne me tint de pareils propos.

Je voudrais bien savoir ce qui vous prend ?  
Qu'êtes-vous donc pour moi ?

LE BARON  
(avec bonhomie).

Une nuit suffira pour que tu saches bien ce que je suis pour toi. Comme dans la chanson... Veux-tu l'entendre ? *La, la, la, la, la.*

(Avec beaucoup de sentiment.)

Mon cœur sera tout pour ton cœur : avec moi, avec moi, ta chambrette te plaira. Loin de moi, loin de moi, tu languiras tout le jour.

(Lourd et effronté.)

Près de moi, près de moi, courtes seront tes nuits.

OCTAVE  
(sans regarder mais voyant tout ce qui se passe).

Je souffre le martyr ! Je me sens hors de moi !  
J'expie en un seul moment tous mes plus vieux péchés.

SOPHIE  
(que le Baron serre toujours plus fort contre lui s'arrache et le repousse violemment.)

MARIANNE  
(courant vers Sophie).

Tu vois comme il est familier, ce cher Baron !  
Il sait, pour plaire, trouver des propos galants.

(Elle lui fait nerveusement la morale.)

Qu'il a des propos galants, ce cher Baron !

LE BARON

(à part, très satisfait).

Ma chance en tous lieux reste digne de moi ! En amour, il n'est rien qui m'excite et m'enflamme et rajeunisse tout mon sang autant que les rigueurs.

(Faninal et le notaire, suivis du greffier, se sont avancés au premier plan, à gauche.)

LE BARON

(dès qu'il aperçoit le notaire, en hâte, à Sophie, sans se douter de ce qui se passe en elle).

Mais pensons au contrat : il faut que je m'excuse, on a besoin de moi. Cependant le jeune Octave vous tiendra compagnie.

FANINAL.

Voudriez-vous pas entrer pour le contrat ?

LE BARON

(avez zèle).

Je suis tout à vos ordres.

(En passant devant Octave qu'il saisit avec familiarité.)

Si ça t'amuse, je te permets, à la petite, cousin, de faire un brin de cour. Parbleu, c'est un vrai hérisson et je serai fort aise qu'on la dégourdisse. C'est ainsi que l'on dresse les jeunes chevaux. Tout l'avantage en somme est pour le malin qui sait s'y prendre et de son droit conjugal connaît les intérêts.

(Le Baron se dirige vers la gauche, le serviteur qui a introduit le notaire, a ouvert la porte de gauche. Faninal et le notaire se préparent à y entrer. Le Baron toise

Faninal et lui signifie d'avoir à prendre trois pas de distance. Faninal se retire humblement. Le Baron prend la préséance, s'assure que Faninal garde bien les trois pas de distance et disparaît gravement par la porte de gauche. Faninal le suit, puis le notaire, puis le greffier. Le domestique ferme la porte de gauche et s'en va, mais en laissant ouverte la porte à deux battants du vestibule. Le domestique qui servait est déjà parti. Sophie reste debout, à droite, très troublée et honteuse. La duègne, à côté d'elle, fait des révérences à la porte jusqu'à ce que celle-ci se ferme.)

OCTAVE

(jette un regard en arrière pour s'assurer que les autres sont partis; il s'approche vite de Sophie, tremblant et agité.)

Allez-vous épouser cet homme, ma cousine ?

SOPHIE

(faisant un pas vers lui, bas).

Au grand jamais !

(Jetant un regard sur la duègne.)

Mon Dieu, si nous étions seuls, je voudrais vous prier... je voudrais vous prier....

OCTAVE

(à demi-voix, vite).

De quoi voulez-vous me prier ? Parlez vite.

SOPHIE

(faisant encore un pas vers lui).

O mon Dieu, de me secourir ! Mais, non... j'oubliais; vous ne voudriez pas desservir un cousin.

OCTAVE  
(avec vivacité).

Un cousin de complaisance ! Dieu merci, je ne le connais guère ; pour la première fois hier je l'ai vu.

(A travers le vestibule passent en courant quelques filles de la maison ayant sur leurs talons les domestiques de Lerchenau. Le valet de chambre et celui qui a un emplâtre sur le nez courent après une jolie fillette et arrivent, presque sur le seuil du salon, à la serrer d'étrangement près.)

L'INTENDANT DE FANINAL.  
(entre en courant, troublé).

J'en perds la tête ! Les gens du Baron sont ivres ; ils coursent les filles ! Ils en font plus que des Turcs ou des Croates !

MARIANNE.

Appelez nos domestiques ; où donc sont-ils ?

(Elle sort en courant avec l'intendant, ils arrachent leur proie aux deux domestiques, et l'emmenent ; le vestibule reste vide.)

SOPHIE  
(d'une voix libre, maintenant qu'elle n'est plus observée.)

En vous j'ai confiance, mon cousin ; en vous voyant j'ai deviné que vous pouviez me secourir, si seulement vous vouliez bien.

OCTAVE.

Si vous savez vous défendre, je vous aiderai. Faites cela pour vous, et puis je paraîtrai.



SOPHIE

(avec confiance, presque tendrement).

Mais qu'est-ce donc que je dois faire ?

OCTAVE

(bas).

Trouvez vous-même.

SOPHIE

(sans détourner de lui les yeux).

Et vous, cousin, que pouvez-vous pour moi ?  
Dites-le moi ?

OCTAVE

(avec décision).

Il faut que pour nous deux vous soyez brave.

SOPHIE.

Quoi ? Pour nous deux ? L'aimable parole !

OCTAVE

(bas).

Pour nous deux.

SOPHIE

(avec un abandon joyeux).

Jamais encor mot si doux ne me ravit !

OCTAVE

(avec plus de force).

Que, pour nous deux votre cœur parle et reste...

SOPHIE.

Reste ?

OCTAVE.

...Ce qu'il est.

(Sophie lui prend la main, s'incline sur elle et la baise vite avant qu'elle n'ait eu le temps de la retirer. Il lui donne un baiser sur la bouche.)

OCTAVE

(tendrement, la tenant dans ses bras où elle s'abandonne)

Ses yeux s'emplissent de larmes en me voyant. Sa main cherche ma main. Son front sur mon épaule s'incline. Son pauvre cœur est plein d'émoi. Comment, hélas ! la secourir à cette heure ? En vain je cherche, oui. Mais il suffit à mon âme de te presser ainsi. Réponds-moi, mais réponds sans rien dire. Est-ce ton cœur lui-même qui se donne ? Dis oui ou non ? Ne réponds point par des paroles. Qui t'a conduite à moi ? Dis ? Est-ce le souci ? C'est Dieu lui-même qui me donne ton cœur et tes doux yeux. Dis ? N'est-ce pas comme un beau rêve qui renaît et se réveille, un rêve d'autrefois ? Le sens-tu pas, dis ? Le sens-tu pas aussi ? Mon cœur, mon âme t'appartiennent et te suivront partout. Mon cœur et mon âme t'appartiennent, oui, j'en fais serment, pour toujours ils sont à toi.

SOPHIE.

J'ignore quel pouvoir m'entraîne ; j'ignore presque où je suis. Et lorsque ainsi son bras me presse, il n'est plus rien que je redoute. Je voudrais rester là toujours, quoi qu'il puisse arriver

et comme au fond d'un nid dans les branches, sentir sans cesse qu'il est auprès de moi ! Angoisse et peur devraient m'étreindre en ce moment, mais, dans le cœur, je ne sens que joie et bonheur. Je ne sais comment le dire... Ce que je fais, est-ce donc mal ? J'avais si grande peine lorsqu'il a paru ! Quand son visage m'a souri, en voyant son regard jeune et clair, heureuse et confiante, j'ai connu mon destin et depuis je ne vois plus que lui. Oh ! reste avec moi ! Oh ! reste ainsi, ami ; que ton bras me protège. Tes ordres, je veux les suivre ; reste auprès de moi. Ah ! reste auprès de moi.

(Par les portes secrètes des coins du fond se glissent et écoutent sans bruit, à gauche Valzacchi, à droite Annina. Ils s'approchent sans bruit, lentement, sur la pointe des pieds. A un moment les deux Italiens sont tout contre Octave et Sophie, en arrière, tapis derrière des fauteuils.

A leurs derniers mots, les deux Italiens s'élancent.

Annina saisit Sophie et Valzacchi, Octave.)

### VALZACCHI ET ANNINA

(criant ensemble).

Monsieur de Lerchenau ! Monsieur de Lerchenau !

### OCTAVE

(saute de côté, à droite.)

### VALZACCHI.

(le retenant à grand'peine, hors d'haleine, à Annina).

Cours ! ramène-le vite ! Va ! Va vite ; moi, je garde le Monsieur.

### ANNINA.

Si je la lâche, elle fuira !

TOUS LES DEUX.

Monsieur de Lerchenau ! Monsieur de Lerchenau ! Votre fiancée est là au bras d'un jeune cavalier. Venez vite par ici ! *Ecco!*

LE BARON

(entre par la porte de gauche. Les Italiens lâchent leurs victimes, sautent de côté et s'inclinent devant le Baron avec des gestes significatifs. Silence inquiétant. Sophie se serre avec angoisse contre Octave. Le Baron, les bras croisés sur la poitrine, considère le groupe.)

LE BARON.

Eh bien, Mams'elle ? Qu'avez-vous à me dire ?

SOPHIE

(se tait).

LE BARON.

Allons, répondez, j'attends.

SOPHIE.

Mon Dieu, que puis-je dire, vous ne comprendrez pas.

LE BARON

(avec bonhomie).

C'est ce que nous verrons.

OCTAVE

(faisant un pas vers le Baron).

Vos affaires, je dois vous le dire, mon cher cousin, ont pris en un moment fort mauvais tournure.

LE BARON  
(avec bonhomie).

Mauvaise ? Moi ? Bah ? Allons donc !

OCTAVE.

Pour vous quelque amère aventure ! Sophie...

LE BARON.

Peste, mon jeune ami, vous n'êtes pas timide avec vos dix-sept ans et je vous félicite.

OCTAVE.

Sophie...

LE BARON.  
(presque à part).

N'ai-je pas jadis été de même ? Voyez ce petit galopin : il nous fait rire.

OCTAVE.

Sophie...

LE BARON.

Donc elle est muette et vous a désigné pour prendre sa défense.

OCTAVE.

Sophie...

(Il s'arrête de nouveau comme pour laisser parler Sophie.)

SOPHIE  
(avec angoisse).

Non, non, je ne dis pas un mot. Parlez pour moi.

OCTAVE  
(avec décision).

Sophie...

LE BARON  
(le singeant).

Sophie... Sophie... Sophie... Sophie... Il faut qu'enfin la comédie finisse. Allons, déguerpissez ou je vais me fâcher.

OCTAVE  
(très décidé).

Sophie, en un mot, vous déteste.

LE BARON.

Pour cela, Dieu merci, j'en ferai mon affaire.

(Allant vers Sophie.)

Maintenant, nous allons ici, sans plus tarder, donner les signatures.

SOPHIE  
(reculant).

Non, non, jamais je ne lui donnerai ma main. Un chevalier peut-il donc être aussi brutal ?

OCTAVE  
(qui est maintenant entre eux deux, à gauche, très violemment).

C'est bien compris ! Sophie a décidé pour tout de bon que vous resteriez célibataire jusqu'à la fin des temps.

LE BARON

(avec l'air d'un homme qui veut en finir).

Mancari ! Vains propos ! Cela n'a pas le sens commun. Assez parlé.

(Il la prend par la main.)

OCTAVE

(barrant la porte dans toute sa largeur).

Avez-vous dans les veines une goutte de sang ? Alors, ce que j'ai dit vous servira de leçon.

LE BARON

(faisant comme s'il ne l'entendait pas, à Sophie).

Je veux bien fermer l'œil : c'est par leur grandeur d'âme que se font connaître les vrais gentilshommes.

(Il fait mine de passer avec elle devant Octave.)

OCTAVE

(la main sur son épée).

De connaître un gentilhomme n'est-il pas d'autres manières ?

LE BARON

(sans quitter Sophie et la poussant contre la porte).

Ah ! moi je n'en sais pas.

OCTAVE

(éclatant).

En ce cas, j'estime que vous ne l'êtes pas.

LE BARON  
(avec grandeur).

Vraiment, si j'ignorais vos sentiments pour moi, si nous n'étions parents, j'aurais grand' peine, ici, à me... à vous... à supporter cela.

(Il fait mine de conduire Sophie, avec une apparente indifférence, vers la porte du milieu, après que les deux Italiens, avec force gestes, lui ont fait signe de prendre ce chemin).

Venez ! Allons rejoindre votre père ! C'est par là qu'il faut commencer.

OCTAVE  
(le suivant, et tout contre lui).

Pardon ! Venez d'abord avec moi, s'il vous plaît, dans ce jardin propice.

LE BARON  
(poursuit son chemin en jouant l'indifférence. Il tient Sophie par la main et s'efforce de la conduire dans cette direction. Parlant par-dessus l'épaule).

Y pensez-vous ? Ce n'en est pas l'instant. Pouvons-nous oublier le notaire ? Ce serait un affront pour la fiancée.

OCTAVE  
(le prenant par la manche).

Que diable ! Navez-vous donc pas de sang ? Je vous défends de passer la porte. Je vous le dis à haute voix ; vous n'êtes qu'un simple filou, un coureur de dot, un misérable imposteur, un lourdaud ridicule, un coquin sans honneur et sans foi ! Et sur-le-champ, s'il le faut, j'en rendrai raison.



**SOPHIE**

(s'est dégagée du Baron et a sauté en arrière, derrière Octave. Ils se tiennent à gauche, assez près de la porte.)

**LE BARON**

(mettant deux doigts dans la bouche, fait entendre un violent coup de sifflet)

Ces galopins de Vienne, à dix-sept ans, vous ont un toupet infernal !

(Il regarde du côté de la porte du milieu.)

Mais, Dieu merci, on sait dans toute la ville quel homme est devant vous ; j'appartiens à la chambre de Sa Majesté. Cela peut, je suppose, tenir lieu de preuves. Veuillez donc, je vous prie, laisser libre le chemin.

(La livrée de Lerchenau, au grand complet, s'est avancée par la porte du milieu. Le Baron s'en assure par un nouveau regard en arrière. Il s'avance maintenant vers Sophie et Octave, décidé à s'emparer de Sophie et à gagner la sortie.)

Car j'aurais grand regret d'appeler à l'aide...

**OCTAVE**

(furieux).

Oserais-tu mêler à cette affaire des domestiques ? C'est un affront ! Dégaine et que Dieu te garde.

(Il dégage.)

(Les gens de Lerchenau qui s'étaient déjà avancés de quelques pas sont un peu décontenancés à cet aspect et arrêtent leur marche en avant.)

**LE BARON**

(fait un pas pour s'emparer de Sophie).

OCTAVE  
(lui crie).

A toi ! Dégaine ! ou sinon je t'embroche.

LE BARON  
(reculant un peu).

Chez une dame ! Pouah ! Soyez donc plus galant.

(Octave s'élançe furieusement sur lui. Le Baron dégainé, se fend maladroitement et reçoit aussitôt la pointe de l'épée d'Octave dans le haut du bras. Les domestiques se précipitent.)

LE BARON  
(laissant tomber son épée).

Au meurtre ! Au meurtre ! Du sang ! A l'aide !  
Au meurtre ! Au meurtre !

(Les domestiques se jettent tous ensemble sur Octave. Celui-ci saute à droite et les tient en respect en faisant un moulinet rapide avec son épée. L'aumônier, Valzacchi et Annina se jettent au secours du Baron qu'ils soutiennent et font asseoir sur une chaise du milieu.)

LE BARON  
(entouré et dissimulé par eux au public).

J'ai le sang trop ardent ! Il faut qu'on pansé la plaie ! Un médecin, un commissaire ! Je vais perdre mon sang ! Arrêtez-le ! Un commissaire ! Un commissaire !

LES GENS DE LERCHENAU  
(marchant sur Octave avec plus d'ostentation que de décision).

Frappons-le ! Frappons-le ! D'la charpie ! D'l'amadou ! Qu'on le désarme ! Qu'on le tue à l'instant !

(Toute ladomesticité de Faninal, y compris le personnel féminin, les cuisiniers et les garçons d'écurie, sont arrivés en foule à la porte du milieu.)

ANNINA

(haranguant la domesticité).

La noble demoiselle et le jeune cavalier s'étaient en secret l'un à l'autre accordés !

(Valzacchi et l'aumônier ôtent son habit au Baron qui ne cesse de gémir.)

LES GENS DE FANINAL.

L'un d'eux est blessé ? Qui ? Lequel ? Le gros monsieur ? Lequel ? Le fiancé ? Empoignez-les tous les deux ! Mais lequel est l'agresseur ? Qui ? Celui à l'habit blanc ? Qui ? Le jeune chevalier ! Et pourquoi donc ? C'est pour elle ! La fiancée ! Par jalousie ! Il l'a pris, l'a frappé ! Haine sauvage ! Pauvre petite ! Comme elle est pâle !

LA DUÈGNE

(se fraie un chemin vers le Baron que tous entourent en groupes pressés).

Un si beau seigneur ! L'horrible malheur ! Quel coup rigoureux ! Quel désastre affreux !

OCTAVE

(tenant ses agresseurs en respect).

Pour qui s'approche, que l'on prie ! Je suis de taille à me défendre.

SOPHIE

(au premier plan, à gauche).

Que va-t-il arriver? O ciel! Comme un éclair il a fondu sur lui. Mais je sens seulement l'étreinte de son bras! Je ne sens nulle peur, je ne sens nulle peine, mais la flamme de ses yeux me pénètre le cœur.

LES GENS DE LERCHENAU

(ont abandonné Octave et s'en prennent maintenant aux filles de service qui sont près d'eux).

Apportez de la toile! Vite, pansez-lui le bras! Marchons! Allons! que l'on cherche de la toile pour Sa Grâce!

SOPHIE

(appelant désespérément Octave).

Chère âme!

OCTAVE

(appelant désespérément Sophie).

Chère âme!

(Les gens de Lerchenau font mine de s'emparer des vêtements des filles les plus jeunes et les plus jolies. On en vient aux mains jusqu'aux premiers mots de Faninal. La duègne s'est élancée et revient peu de temps après, hors d'haleine, chargée de linges, suivie de deux servantes avec une éponge et une cuvette. Elles entourent le Baron avec un zèle empressé. Faninal se précipite par la porte de gauche, suivi du notaire et du greffier qui restent effrayés dans la porte.)

LE BARON

(on entend sa voix sans le voir).

Je puis voir sans trembler couler du sang, excepté le mien. Oh! oh!

(Il crie après la duègne.)

Venez me porter secours; sauvez au moins ma vie! Oh oh!

(Sophie, en apercevant son père, a couru vers la droite; au premier plan; elle se tient à côté d'Octave qui rengaine.)

#### ANNINA

(à gauche au premier plan s'avance vers Faninal avec force révérences.)

Le jeune chevalier et la belle paraissent l'un avec l'autre fort bien s'entendre. Nous les avons, pour vous rendre service, surpris tous les deux, pensant vous être agréables!

#### LA DUÈGNE

(occupée après le Baron).

Un si beau seigneur! C'est un grand malheur! Quel coup rigoureux, quel désastre affreux!

#### FANINAL

(qui d'abord est resté muet, porte les mains à sa tête et éclate).

Mon gendre ô ciel! Qu'avez-vous donc? Que vois-je grand Dieu! Dire qu'en mon palais un tel malheur vous arrive! Courez chercher un médecin! Qu'on vole, que l'on crève au besoin mes dix chevaux! Comment personne parmi mes laquais n'a-t-il su s'entremettre? A quoi sert cette troupe d'escogriffes, si pareille honte doit m'arriver dans mon nouveau palais?

(Marchant sur Octave.)

Je ne pouvais m'attendre à tel esclandre avec vous.

LE BARON  
(gémissant).

Oh ! oh !

FANINAL  
(retournant vers lui).

Faut-il donc voir couler si noble sang. Il rougit mon parquet.

(Se retournant contre Octave.)

Ah ! pouah ! l'abominable boucherie !

LE BARON.

J'ai le sang si jeune et si bouillant qu'il coule encore. Oh !

FANINAL  
(marchant sur Octave, parlant entre les dents).

Eh quoi ! Monsieur le Comte ; de votre présence en ma maison pouvais-je pas attendre autre chose ?

OCTAVE  
(poliment).

Il faut qu'on me pardonne ! Je suis vraiment fort affligé de l'aventure, mais j'en suis innocent. Un autre jour, si vous voulez, on pourra vous instruire de l'affaire que votre fille connaît fort bien.

FANINAL  
(se maîtrisant avec peine).

Vous plaît-il de me dire ?...

SOPHIE

(avec décision).

Soyez certain, mon père, que je vais tout vous dire : cet homme, avec moi, eut des façons indignes.

FANINAL.

(avec colère).

Eh ! de qui parlez-vous ? Qui voulez-vous dire ? Osez-vous insulter ainsi votre futur époux ?

SOPHIE

(calme).

Il ne l'est plus. Je ne veux plus jamais le voir.

FANINAL.

(toujours plus irrité).

Jamais le voir ?

SOPHIE.

Jamais ; vous voudrez bien, mon père, m'excuser.

FANINAL

(il parle d'abord d'une voix sombre, à part, puis sa rage éclate.)

« Il ne l'est plus... » « Jamais ». Moi, t'excuser ? Quand il expire ! Tu voudrais... qu'un autre...

(Il éclate.)

J'enrage. Le mariage est rompu. Tous les envieux de la ville pourront rire à mes dépens. Le médecin ! Qu'on le guérisse.

(Marchant sur Sophie, au comble de la rage.)

Tu l'épouseras.

(Allant vers Octave: son respect pour le comte de Rofrano ramène sa grossièreté au ton d'une politesse grimaçante.)

Très poliment, Monsieur le Comte, puis-je vous prier de vouloir bien prendre la porte à l'instant même et de ne jamais reparaître ?

(A Sophie.)

Tu m'entends, tu l'épouseras, et s'il devait ici mourir tu l'épouserais quand même.

(Arrive le médecin, qu'on mène aussitôt près du Baron. Par un geste rassurant, il montre que le blessé ne se trouve nullement en danger. Octave cherche son chapeau qui était tombé aux pieds des domestiques : une servante le lui tend en lui faisant la révérence. Faninal fait à Octave un salut d'une politesse exquise, mais auquel on ne peut se méprendre. Octave est bien forcé de partir, mais il ne voudrait que trop dire un mot à Sophie. Il répond d'abord à l'inclinaison de Faninal par un salut également profond.)

### SOPHIE

(se hâte de dire encore ce qui suit pendant qu'Octave peut l'entendre).

Ni mort ni vif je ne l'épouse, non, jamais !  
Dans ma chambre j'aime mieux m'enfermer.

(Révérence.)

### FANINAL

(avec rage, après avoir fait à Octave un nouveau salut rageur auquel celui-ci a promptement répondu).

Ah ! t'enfermer ? Les domestiques sauront bien t'emporter en voiture.

### SOPHIE

(avec une nouvelle révérence).

Je sauterai par la portière avant d'arriver.



FANINAL

(même jeu entre lui et Octave qui fait toujours un pas vers la sortie mais qui, à ce moment, ne peut se séparer de Sophie).

Ah ! par la portière ? Bah ! pour te retenir, avec toi je ferai route.

SOPHIE

(avec une nouvelle révérence).

Devant l'autel, je répondrai non cent fois. Non, vous dis-je !

(Cependant l'intendant fait sortir les gens. La scène se vide. Seuls, les domestiques de Lerchenau restent derrière leur maître.)

FANINAL

(même jeu).

Ah ! voyez un peu : « Non, vous dis-je ! » Je t'enferme en un cloître, *Stante pede*. Marche. Hors de ma vue ! Dès ce soir, le cloître et pour jamais !

SOPHIE

(effrayée).

J'implore mon pardon : je n'ai rien fait de mal ! Pour cette fois, soyez moins sévère.

FANINAL

(se bouchant les oreilles avec rage).

Et pour jamais ! Et pour jamais !

OCTAVE

(vite à demi-voix).

Vous n'avez rien à craindre, chère âme, je vous défends.

(La duègne pousse Octave, pour qu'il s'éloigne).

FANINAL.

Oui, pour jamais!

LA DUÈGNE.

(entraînant Sophie avec elle, vers la droite).

Ne reste pas ainsi près de ton père.

(Elle l'entraîne derrière la porte qu'elle ferme).

(Octave a gagné la porte du milieu. Le Baron entouré de ses domestiques, de la duègne, de deux servantes, des Italiens et du médecin, apparaît maintenant tout entier, couché sur un lit de repos improvisé avec des sièges.)

FANINAL

(crie plusieurs fois à travers la porte de gauche par laquelle Sophie est partie).

Oui, pour jamais.

(Il se hâte de rejoindre le Baron.)

Ma joie est grande et il faut que... je vous embrasse!

LE BARON

(à qui son bras fait mal pendant l'accolade).

Oh! oh! oh! oh! Jésus, Marie!

FANINAL

(crie vers la droite avec une nouvelle rage).

Les coquins! Le cloître, ou le baigne, et pour jamais!

LE BARON.

C'est bon, c'est bon ! A boire, je vous en prie.

FANINAL.

Mais quoi ? Du vin ? du sirop de gingembre ?

(Le médecin fait un mouvement effrayé de défense.)

FANINAL

(se lamentant).

Frapper ainsi un noble gentilhomme ! Dans mon nouveau palais ! J'avancerai le mariage, je t'en répons.

LE BARON

(abattu).

C'est bon ! c'est bon !

FANINAL

(va vers la porte de droite, tout bouillant de fureur).

Je t'en répons.

(Revenant au Baron.)

Votre indulgence, votre bonté m'accablent. Que faut-il que l'on vous donne ? Un mot suffira...

(Vers la droite.)

Trop doux est le couvent.

(Au Baron.)

Rassurez-vous :

(Avec beaucoup d'obséquiosité.)

Je trouverai la manière de m'acquitter.

(Il s'enfuit. La duègne et les servantes font de même. Les Italiens ont disparu au cours de la scène précédente. Bientôt arrive un domestique avec un flacon de vin : il sert le Baron.)

LE BARON

(seul avec sa domesticité et le médecin.)

Je suis mort ! Faut-il qu'un gentilhomme se voie ainsi traité au cœur de Vienne ! Je me déplaïs ici ; la maison me paraît peu sûre. Que ne suis-je chez moi !

(En voulant boire, il fait un mouvement qui provoque une douleur.)

Oh ! oh ! le démon ! Oh ! oh ! le maudit garnement. Pas un poil au menton et ça porte une épée !

(Avec une rage toujours croissante.)

C'est un petit gredin. Ah ! si jamais je t'attrape, avec les chiens, alors, je t'enferme. Oui, ventre-bleu, dans le chenil, dans la porcherie je t'emprisonne. Tu pourras faire le malin !

LES GENS DE LERCHENAU.

(sourdement, prenant aussitôt une attitude très menaçante et dangereuse dans la direction de la porte par laquelle Octave est parti).

Si l'on t'y reprend, maudit sacripant, on te tord le cou, horrible filou.

LE BARON

(au domestique de Faninal qui attend).

Encore un verre, vite.

(Le médecin verse et présente le gobelet au Baron.)

LE BARON

(dont l'humeur se rassénère).

Je ris quand même de ce petit drôle qui veut,

à dix-sept ans, jouer au spadassin. Il s'imaginait avoir raison de moi ! Ah ah ! Il faudra qu'il en rabatte. Croyait-il que chez cette petite un peu d'humeur rebelle me désarmerait ?

(Toujours de meilleure humeur.)

Il n'est rien pour moi qui m'excite et m'enflamme et rajeunisse mieux mon sang qu'un instant de rigueur.

### LES GENS DE LERCHENAU

(sourdement).

Nous aurons ta peau, horrible filou ! Nous aurons ta peau, maudit damoiseau !

### LE BARON

(se tournant vers le médecin).

Monsieur le médecin, précédez-moi. Faites mon lit, un lit de plumes douces ! Je viens, mais je veux boire encore. Allez, sans plus attendre.

(Il vide le second gobelet.)

Le médecin sort avec le valet de chambre. Annina est entrée par l'antichambre et se glisse sans être vue, une lettre à la main.)

(A part.)

Un lit bien chaud, après un bon dîner : je vais revivre. « Loin de moi, loin de moi, chaque jour tu languiras ; près de moi, près de moi, chaque nuit te semblera trop courte. »

(Annina se place de telle façon que le Baron ne peut manquer de la voir : elle lui fait un signe mystérieux avec la lettre.)

### LE BARON

Pour moi...

ANNINA  
(plus près).

Votre amoureuse...

LE BARON.  
Qui voulez-vous dire ?

ANNINA  
(de tout près).

J'avais dans ma poche cette lettre à vous remettre.

LE BARON.  
Filez !

(Ses gens se retirent, prennent sans plus de façons la bouteille aux domestiques de Faninal et la vident.)

LE BARON.  
Montrez-moi ça.

(De la main gauche, il lui arrache la lettre et essaye de la lire en la tenant très loin de lui).

Cherchez dans mon habit mes lunettes.

(Avec beaucoup de méfiance.)

Non ! inutile ! Lisez plutôt vous-même.

ANNINA  
(prend la lettre et lit).

« Noble seigneur, je puis être libre demain soir. Devant ma patronne je ne pouvais vous montrer ma flamme, étant si jeune encore. Votre servante, Marianne, qui languit et vous espère. Si Mon-

sieur le Baron n'a pas encore oublié mon nom, j'attends sa réponse. »

LE BARON

(ravi).

Une réponse ! Tout marche à souhait, à merveille, et comme je n'osais moi-même y croire.

(Très gai.)

La chance en tous lieux se montre digne de moi. Venez écrire à cette table la réponse.

ANNINA.

Noble Seigneur, n'oubliez pas votre messagère...

LE BARON

(sans répondre, à part).

« Loin de moi, loin de moi, tout le jour tu languis. »

ANNINA

(avec plus d'insistance).

N'oubliez pas la messagère, je vous prie.

LE BARON.

C'est bon. « Près de moi, près de moi, pas de nuit qui soit longue. »

(Annina fait encore un geste pour demander de l'argent.)

LE BARON.

Attendez, tout à l'heure ! Mettons-nous à la

réponse. Dans la chambre en face faites porter discrètement l'encre, les plumes, pour que je dicte la réponse.

(Annina sort, non sans avoir indiqué par des gestes menaçants dans le dos du baron, qu'elle se vengera bientôt de son avarice. Le Baron boit encore un coup.)

### LE BARON.

« Pas de nuit qui soit trop longue, près de moi, pas de nuit qui soit longue.... »

(Le Baron, suivi de ses gens, sort pour gagner lentement et tranquillement sa chambre.)

(Le rideau tombe lentement.)

---





## TROISIÈME ACTE

---

Une pièce réservée dans une auberge. Au fond, à gauche, une alcôve dans laquelle est un lit. L'alcôve peut se fermer au moyen d'un rideau qui se tire.

Au milieu, à gauche, une cheminée avec du feu. Au-dessus, un miroir. Au premier plan à gauche, des portes conduisent dans la pièce voisine. En face de la cheminée une table avec un couvert mis pour deux personnes, et un grand flambeau à plusieurs branches. Au fond, au milieu, des portes mènent dans le corridor. Tout auprès d'elles, à droite, un buffet.

Au fond, à droite, une fausse fenêtre: au premier plan à droite une fenêtre donnant sur la rue. Sur le buffet, sur la cheminée, ainsi qu'au mur, des flambeaux avec des bougies.

Une seule bougie brûle dans les flambeaux de la cheminée: la pièce est dans une demi-obscurité. Annina est là, vêtue de deuil. Valzacchi lui arrange son voile, corrige ça et là les plis de sa robe, se retire, l'observe, tire de sa poche un crayon et lui en souligne les yeux.

La porte de gauche s'ouvre avec prudence : une tête paraît, puis disparaît.

Alors se glisse dans la pièce une vieille de mine assez suspecte, mais honnêtement habillée; elle ouvre la porte, sans bruit, et fait respectueusement entrer Octave qui est en vêtements de femme, avec un petit bonnet comme en portent les jeunes bourgeoises.

Octave, suivi de la vieille, se dirige vers les deux autres; Valzacchi les remarquant aussitôt, s'arrête dans son travail et s'incline devant Octave. Annina ne le reconnaît pas, tout d'abord, sous ce déguisement; elle ne peut maîtriser son étonnement: puis elle fait une

profonde révérence. Octave cherche dans sa poche (non pas comme une dame, mais comme un homme, et l'on voit que sous la jupe à paniers, il a des habits d'homme et des bottes à l'écuycère, mais sans éperons); puis il jette une bourse à Valzacchi.

Valzacchi et Annina lui baisent les mains. Annina tend encore un fichu à Octave. Par la gauche entrent, avec toutes sortes de précautions, cinq hommes de mine suspecte. Valzacchi leur fait signe d'attendre. Ils restent à gauche près de la porte. Une horloge sonne la demie. Valzacchi tire sa montre et indique à Octave qu'il est grand temps. Octave se hâte de disparaître par la gauche, suivi de la vieille, qui a l'air d'être la dame de compagnie. Valzacchi amène au premier plan les individus suspects; tous ses gestes les avertissent de la nécessité d'être extrêmement prudents. Les individus suspects le suivent sur la pointe des pieds vers le milieu. Il fait signe à l'un d'eux de le suivre; sans aucun bruit, il le mène vers le mur de droite; il ouvre sans bruit une trappe, non loin de la table servie, il y fait descendre l'homme, referme la trappe; d'un geste, il appelle deux autres hommes, les précède en glissant jusqu'à la porte d'entrée. Annina se dirige vers le miroir, le tout avec prudence, en évitant de faire le moindre bruit; elle termine ses apprêts, elle tire un petit papier, où elle semble apprendre son rôle. Il passe la tête et s'assure que personne ne regarde; d'un geste, il fait venir vers lui les deux hommes, puis les fait sortir. Il ferme ensuite la porte, conduit doucement les deux derniers à la porte qui va dans la pièce voisine; il les pousse dehors. Il appelle d'un geste Annina et sort doucement avec elle par la gauche, fermant sans bruit la porte derrière lui. Il rentre, frappe dans ses mains. Le premier homme caché sort du plancher à mi-corps. En même temps des têtes apparaissent au-dessus du lit et à d'autres endroits.

Sur un geste de Valzacchi, tous disparaissent aussi soudainement, les portes secrètes se referment sans bruit. Valzacchi consulte derechef sa montre, retourne en arrière, ouvre la porte d'entrée, puis il tire un allumoir, et commence à allumer vivement les bougies de la table. Un garçon et un piccolo arrivent, en courant, avec deux tiges à allumer les bougies. Ils allument les flambeaux de la cheminée, du buffet et les nombreuses appliques. Ils ont laissé derrière eux la porte ouverte: on entend

dans l'antichambre, au fond, une musique de danse, Valzacchi court à la porte du milieu, ouvre obséquieusement le second battant, et saute de côté en s'inclinant.

Le baron Ochs paraît, le bras en écharpe, conduisant Octave par la main gauche et suivi de son valet de chambre. Le Baron observe la pièce. Octave regarde tout autour de lui, court au miroir, arrange ses cheveux. Le Baron remarque le garçon et le piccolo qui veulent encore allumer d'autres bougies; il leur fait signe de n'en rien faire. Dans leur zèle, ils ne le remarquent pas. Le Baron impatienté tire le piccolo de la chaise où celui-ci était monté; il éteint avec la main quelques-unes des bougies qui brûlaient auprès de lui. Valzacchi montre discrètement au Baron l'alcôve, et, par une fente du rideau, le lit.

### L'AUBERGISTE

(s'avancant, avec plusieurs garçons, pour saluer ce client de distinction).

Monseigneur désire-t-il quelque autre chose, une plus belle chambre ?

### QUATRE GARÇONS.

Plus de lumières sur la table ?

### LE BARON

(très occupé à éteindre, avec une serviette qu'il a prise sur la table et dépliée, toutes les bougies qu'il peut atteindre).

Assez ! Vous allez troubler cette enfant !  
De la musique ? Ce n'est pas pour moi.

(Il éteint d'autres bougies.)

### L'AUBERGISTE.

Si de plus près vous désirez l'entendre, elle viendra dans cette salle.

LE BARON.

Pas de musique, s'il vous plaît.

(Il remarque la fenêtre du fond, à droite, derrière la table servie.)

Quelle est cette fenêtre-là ?

L'AUBERGISTE.

Elle ne s'ouvre pas.

(Il s'incline.)

Faut-il déjà servir ?

(Tous les cinq garçons veulent se retirer.)

LE BARON.

Halte ! que veulent tous ces gens-là ?

TROIS GARÇONS.

Servir Votre Grâce.

LE BARON

(Il les écarte du geste.)

Point n'est besoin ! Allez !

(Voyant qu'ils ne partent pas, avec violence.)

A table mon laquais nous servira, moi-même je servirai le vin. C'est compris ?

VALZACCHI

(leur fait signe de respecter sans mot dire la volonté de Sa Grâce. Il les met tous à la porte.)

LE BARON  
(à Vaizacchi.)

Vous êtes un brave homme.

(Le Baron éteint de nouveau un certain nombre de bougies dont — avec quelque peine — celles qui brûlent assez haut contre le mur.)

Si, grâce à vous, la note est raisonnable, je vous en saurai gré ! Tout cela coûte un argent fou.

(Valzacchi s'incline et se retire.)

Octave a fini. Le Baron le conduit à table; ils s'a'ssoient. Le laquais, au buffet, observe, avec une curiosité effrontée, le développement du tête-à-tête; il porte des carafes de vin du buffet sur la table. Le Baron verse, Octave goûte. Le Baron baise la main d'Octave, Octave retire sa main. Le Baron fait signe aux laquais de se retirer; il est obligé de recommencer plusieurs fois jusqu'à ce qu'enfin les laquais partent.

OCTAVE  
(repousse son verre).

Non, non, non, non. Je n'bois pas de vin.

LE BARON.

Espiègle, eh quoi ? Des cérémonies ?

OCTAVE.

Non, non, non, non. J'veux m'en aller.

(Il se lève brusquement, comme s'il voulait partir.)

LE BARON  
(le saisit de sa main gauche).

Tu fais mon désespoir !

OCTAVE.

Je tremble en songeant que je suis ici.

LE BARON  
(très haut).

Mais ,saprستي ! Je jure par mon saint patron...

OCTAVE

(jouant l'effroi, court, comme s'il se trompait, non pas vers la porte de sortie mais vers l'alcôve; il ouvre le rideau, et aperçoit le lit. Octave tombe dans un étonnement exagéré; il revient tout troublé, sur la pointe des pieds).

Jésus, Maria, c'est un lit ! Ah ! qu'il est grand et large !

Qui donc va dormir là ?

LE BARON  
(le ramène à table).

Tu le verras bien. A table. Asseyons-nous, que le souper commence. N'as-tu pas, comme moi, grand faim ?

(Le Baron lui passe le bras autour de la taille..)

OCTAVE  
(jette au Baron des regards langoureux).

O ciel ! quand j'y pense ! un fiancé !

LE BARON.

Je veux oublier près de toi ce mot. Devant toi, c'est un cavalier que tu vois, sans préjugés stupides. Un cavalier peut bien se divertir à son

goût, sans rien qui le retienne. Donc point de fiancé, et point de camériste ! Ici, deux amoureux l'un près de l'autre sont assis, et vont souper.

(Il l'attire à lui.)

(Octave se renverse, avec coquetterie, dans le fauteuil les yeux mi-clos. Le Baron se lève; le moment lui paraît venu de risquer le premier baiser. Au moment où son visage touche celui de sa compagne, la ressemblance avec Octave le frappe soudain. Il se recule, et porte involontairement la main à son bras blessé.)

LE BARON.

Les mêmes traits. Maudit gamin ! Il me poursuit encore jusqu'ici.

OCTAVE

(ouvrant les yeux, le regarde avec hardiesse et coquetterie).

Que dites-vous ?

LE BARON.

Que tu ressembles à certain suppôt du diable.

OCTAVE.

Ah bah ! Personne ne me l'a dit.

(Le Baron, de nouveau certain que c'est bien la camériste, se force à sourire, mais la peur ne l'a pas tout à fait abandonné. Il faut qu'il reprenne haleine; et le baiser se trouve ajourné. L'homme qui est sous la trappe l'ouvre trop tôt et apparaît. Octave qui est assis en face de lui, lui fait vivement signe de disparaître. L'homme disparaît aussitôt. Le Baron qui, pour se débarrasser de sa désagréable impression, a fait quelques pas et qui voulait embrasser Octave par derrière, aperçoit encore l'homme. Il est pris d'une peur violente et montre du doigt cette direction.)

OCTAVE

(comme s'il ne comprenait pas).

Qu'avez-vous donc ?

LE BARON

(montrant l'endroit de l'apparition).

Qu'ai-je vu là ? N'as-tu rien aperçu ?

OCTAVE.

Mais ce n'est rien !

LE BARON.

Ce n'est rien ?

(Observant de nouveau avec angoisse le visage d'Octave.)

Ah ! Et ça, petite ?

(Il lui passe la main sur le visage.)

OCTAVE.

C'est ma figure.

LE BARON

(respirant avec peine, se verse un verre de vin).

C'est sa figure, et rien de plus. Je crois que j'ai la congestion.

(Il s'assoit avec peine; il n'est toujours pas tranquille.)  
(Derrière la scène la porte s'ouvre, on entend de nouveau la musique du dehors. Le laquais entre et sert.)

OCTAVE.

(très doux).

La belle musique !

(Il écoute la musique.)



LE BARON.

C'est mon air préféré.

OCTAVE.

Jusqu'aux larmes j'en suis émue.

LE BARON.

Hein? Des larmes? Allons donc! Cet air de danse réchauffe notre sang. Maintenant sens-tu bien,

(Il fait signe au laquais de se retirer.)

sens-tu bien, là, que tes beaux yeux de moi vont faire tout, tout ce qu'ils voudront.

(Le laquais se retire en hésitant.)

De moi ce qu'ils voudront.

(Le laquais ouvre encore la porte, regarde avec une curiosité insolente, et ne disparaît tout à fait que sur un nouveau signe violent du Baron.)

OCTAVE.

(renversé dans le fauteuil, comme parlant à lui-même, avec une tristesse immense).

Les désirs de nos cœurs ne sont rien que chimères.

(Tandis que le Baron lui prend la main.)

Nos baisers sont des fleurs éphémères.

LE BARON.

(abandonnant la main d'Octave).

Chimères? Ephémères? Non pas.

### OCTAVE

(jette au Baron des regards langoureux. Toujours aussi mélancolique).

Comme fuit le temps, comme meurt le vent,  
tous les deux bientôt nous mourrons. C'est le  
sort humain.

(Regard langoureux au Baron.)

Nous n'y pouvons rien. Nul ne pleurera ni sur  
toi, non, ni sur moi.

### LE BARON.

Est-ce le vin qui te rend triste ? Ton corset, je  
gage, te comprime le cœur.

(Octave, les yeux fermés, ne répond rien. Le Baron se  
lève et veut lui délayer son corset.)

La chaleur me monte au front.

(Il se décide tout à coup à retirer sa perruque et il  
cherche une place où la déposer. Alors il aperçoit un  
visage qui de nouveau se montre dans l'alcôve et le fixe.  
Le visage disparaît aussitôt. Il se dit : « Hallucinations »,  
et il chasse sa frayeur; mais il faut qu'il s'essuie le front.  
Il voit de nouveau la camériste assise, sans volonté, les  
membres comme brisés. C'est plus fort que tout, et il  
s'approche d'elle tendrement. Mais alors il croit de nou-  
veau reconnaître le visage d'Octave contre le sien. Il se  
recule à nouveau. Marianne bouge à peine. De nouveau  
le Baron chasse sa frayeur; mais voici que de-rachef son  
œil tombe sur une tête étrangère, qui sort du mur et le  
fixe. Son épouvante est alors sans mesure, il pousse un  
cri étouffé, saisit la sonnette de la table et l'agite comme  
un fou..)

Là ! et là ! et là ! et là !...

(Soudain, la prétendue fenêtre aveugle, s'ouvre. Annina  
apparaît dans ses vêtements de deuil et montre le Baron  
en étendant vers lui les bras.)

LE BARON  
(hors de lui).

Là et là ! et là ! et là ! là, là !

(Il cherche à assurer ses derrières.)

ANNINA.

C'est bien lui ! c'est mon mari ! C'est lui ! c'est lui.

(Elle disparaît.)

OCTAVE  
(Il fait le signe de la croix)

La maison est hantée !

LE BARON  
(épouvanté).

Qu'arrive-t-il ?

(Annina, suivie de l'intrigant, qui a l'air de vouloir la retenir, et de l'aubergiste avec trois garçons, fait irruption par la porte du milieu.)

ANNINA.

C'est mon mari. Je le retrouve enfin ! Que Dieu m'entende et me le ramène. Justice ! Justice ! Le traître, sans pitié, m'abandonne.

LE BARON  
(à l'aubergiste).

Eh ! l'hôtelier, qu'arrive-t-il encore ? Que veut elle ?

Et lui, et lui, et lui ?

(Il montre toutes les directions.)

Le diable est, ma parole, dans cette maudite auberge !

ANNINA.

Peux-tu mentir encore ? Feins-tu de ne pas me reconnaître ?

LE BARON

(s'est appliqué une compresse d'eau froide sur la tête, il la maintient de la main gauche, s'approche ensuite tout près des garçons, de l'aubergiste et enfin d'Annina; il les observe avec intensité pour s'assurer de leur réalité.)

Elle est vivante !

(Il jette sa compresse. Avec beaucoup d'assurance.)

Je vois madame ici pour la première fois !  
Débarrassez-moi d'elle et faites-nous servir !

ANNINA

(comme si elle venait seulement de remarquer la présence d'Octave.)

Ah ! c'est donc vrai ! On ne m'a pas trompée !  
Tu vas par un second mariage, infâme, trahir encore une autre femme comme tu m'as trahie.

L'AUBERGISTE

(effrayé).

Oh ! Oh ! quelle affaire !

LE BARON.

Que Dieu me damne si jamais on m'y repince.

LES TROIS GARÇONS.

Oh ! oh ! quelle affaire !

LE BARON.

Est-ce de la folie? Ventre Saint Gris!

(De la main gauche il secoue vigoureusement Valzacchi, qui est le plus près de lui.)

Suis-je le baron de Lerchenau, ou ne le suis-je pas?

ANNINA.

Oui, toi-même, aussi vrai que tu es là, j'y suis moi-même.

Et tu me reconnais, Léopold, rappelle-toi!

LE BARON

(décontenancé : il fixe Annina).

Suis-je éveillé?

(Il met le doigt dans la flamme de la bougie.)

C'est une flamme.

(Il secoue en l'air la serviette.)

C'est une serviette.

L'AUBERGISTE.

La pauvre femme. Hélas! pauvre baronne!

ANNINA.

Monsieur de Lerchenau, craignez du ciel l'arrêt suprême.

QUATRE ENFANTS DE DIX A QUATRE ANS

(faisant irruption; tous, ils crient au Baron :)

Papa, papa, papa.

ANNINA

(d'abord très effrayée d'être interrompue dans son discours, reprend vite contenance).

Ah ! de ton sang entends les plaintes.

LE BARON

(Il regarde de nouveau Octave.)

Ils ont double visage les uns et les autres.

ANNINA.

Enfants, levez vers lui les mains.

LES TROIS GARÇONS.

Hélas ! la pauvre baronne.

LE BARON

(à l'aubergiste).

Qu'on me débarrasse de tous ces gens-là.

(Il lance violemment contre les enfants une serviette qu'il a saisie sur la table).

D'elle, de lui, de lui, de lui.

(Montrant dans toutes les directions.)

OCTAVE

(à Valzacchi).

Qu'on aille chercher Faninal sur l'heure...

VALZACCHI

(bas).

On est en route ; à l'instant il sera là.

L'AUBERGISTE  
(dans le dos du Baron).

Monsieur, de grâce, pas trop de bruit, ou votre affaire deviendrait très mauvaise. La bigamie est une chose d'une importance extrême.

ANNINA  
(pousse un cri).

VALZACCHI  
(au Baron, bas).

Je vous recommande d'être prudent, la police des mœurs a mauvais caractère.

LE BARON

Quoi? Je ne comprends rien à tout cela, et la donzelle m'est inconnue. La bigamie, la police des mœurs...

(Imitant la voix des enfants.)

Papa, papa, papa!

(Il porte désespérément la main à sa tête; puis furieux.)

Jetez dehors cette furie. Quoi! Il refuse! Vite un exempt! qu'on en finisse, qu'on me délivre sur l'heure de cette clique! Est-on en France, ou parmi les sauvages? Ou sommes-nous vraiment à Vienne?

(Il ouvre une fenêtre sur la rue.)

Un exempt! qu'il monte! un exempt!

(On entend, dans la rue, des appels à la police.)

Il faut rétablir l'ordre et protéger la noblesse en ma personne. Un exempt, un exempt!

LES QUATRE ENFANTS  
(pleurnichant).

Papa, papa, papa.

L'AUBERGISTE  
(gémissant).

C'est fait de mon renom. J'en vais perdre la tête.

(Le commissaire et deux gardes entrent. Tous se rangent pour leur faire place.)

VALZACCHI  
(à Octave).

O ciel! qu'avons-nous fait?

OCTAVE.

Repose-toi sur moi, nous verrons bien à la fin.

VALZACCHI.

Tout à vos ordres, Monseigneur.

LE COMMISSAIRE  
(d'une voix tranchante).

Halte! Que nul ne bouge, qu'y a-t-il? Que veut dire ce bruit? Qui fait scandale ici?

LE BARON  
(allant à lui avec l'assurance d'un grand seigneur).

Déjà tout est fini. A vos soins je rends grâce. Je savais bien qu'on finirait par m'entendre.

(Satisfait.)

Faites partir ces gens-là, afin qu'en paix je soupe.



LE COMMISSAIRE.

Qui parle ainsi, et qui vous autorise ? Êtes-vous l'hôte ?

LE BARON  
(ouvre la bouche).

LE COMMISSAIRE.  
(tranchant).

Veillez pour le moment faire silence; on vous entendra plus tard.

(Il s'assied.)

LE BARON  
(se retire un peu, perplexe; il commence à chercher sa perruque qui a disparu dans le tumulte et qui reste introuvable.)

LE COMMISSAIRE.  
Où donc est l'hôte ?  
(Les deux gardes prennent position derrière le commissaire.)

L'AUBERGISTE  
(obséquieusement).  
Très humblement, Monsieur l'exempt, à vous je me recommande.

LE COMMISSAIRE.  
Tout ce vacarme vous recommande mal; allons, parlez, plus vite.

L'AUBERGISTE.  
Monsieur l'exempt, Monsieur le baron de Lerchenau...

LE COMMISSAIRE.  
C'est ce gros homme-là ? Où donc est sa perruque ?

LE BARON

(qui a tout le temps cherché).

Si je le savais!

LE COMMISSAIRE.

Peut-être.

LE BARON.

Hein!

LE COMMISSAIRE.

N'est-il personne parmi vous qui pour lui témoigne?

LE BARON.

Certainement. Là, mon secrétaire, un Italien.

VALZACCHI

(échange avec Octave un regard d'intelligence).

Excusez-moi, je n'en sais rien. Est-ce bien le Baron, ne l'est-ce pas? Je n'en sais rien.

LE BARON

(hors de lui).

C'est un peu fort. Quelle incroyable audace.

OCTAVE.

(qui jusqu'ici est resté tranquillement à droite, feint maintenant de chercher partout désespérément une issue sans la trouver, et fait semblant de prendre la fenêtre pour une porte de sortie).

O mon Dieu! Je voudrais être morte! Protégez-moi, Sainte Mère des Anges!

(Le valet de chambre est très affecté de l'aventure. Mais il semble avoir une idée de salut et il disparaît soudain par la porte du milieu.)

LE COMMISSAIRE.

(au Baron, d'une voix tranchante).

Veillez parler plus poliment. Quelle est cette jeune personne ?

LE BARON.

Qui ? Elle ? Elle est sous ma protection.

LE COMMISSAIRE.

Vous-même, bientôt, aurez besoin qu'on vous protège.

Le nom de cette enfant ? Qui l'amena ?

(Il regarde autour de lui.)

Aurais-je affaire à quelque débauché, à quelque misérable séducteur. On s'en repentirait. Que fait là cette fille ?

OCTAVE.

J'vas m'détruire !

(Il court vers l'alcôve comme pour s'enfuir et ouvre le rideau en sorte que l'on voit le lit paisiblement éclairé.)

LE COMMISSAIRE.

(Il se lève).

Oh ! oh ! que vois-je là, quel commerce faites-vous ?

L'AUBERGISTE.

(embarrassé).

Lorsque j'héberge un gentilhomme qui voudrait dormir...

LE COMMISSAIRE.

Assez parlé. Nous verrons ça. Je compte jus-

qu'à trois, et puis j'exige qu'on me dise pourquoi la petite est là. Je vous conseille de ne pas vous risquer à faire quelque mensonge.

### L'AUBERGISTE ET VALZACCHI

(indiquant au Baron par gestes le danger de la situation et l'importance de son témoignage).

### LE BARON

leur fait signe avec assurance de se reposer sur lui; il n'est pas né d'hier).

Vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur l'exempt, qu'une personne de mon rang, ici, vienne souper sur les neuf heures avec sa fiancée.

(Il regarde autour de lui pour attendre l'effet de son adroite réponse.)

### LE COMMISSAIRE.

C'est votre fiancée? Donnez l'adresse de son père et son nom; si vous avez dit vrai, aussitôt de partir vous serez libre.

### LE BARON.

Je ne suis pas habitué à ces manières.

### LE COMMISSAIRE

(tranchant).

Répondez, ou j'emploierai d'autres arguments.

### LE BARON.

Je vais répondre : c'est la jeune Sophie, Bar-

bara, fille légitime du noble sieur de Faninal, demeurant ici en son hôtel.

(A la porte se sont assemblés avec curiosité le personnel de l'auberge, d'autres clients et quelques-uns des musiciens de l'autre salle.)

**MONSIEUR DE FANINAL**

(très excité, en chapeau et manteau, se fraye rapidement un passage parmi eux).

Présent, que voulez-vous de moi ?

(Allant au Baron.)

Quel est cet air ? Je ne m'attendais guère, à pareille heure, à venir vous trouver au fond de cette auberge.

**LE BARON**

(très étonné et désagréablement impressionné)

Et qui donc vous en a prié ? Répondez, que diable !

**FANINAL**

(à mi-voix au Baron).

Ah ! ça ! vous voulez vous moquer, mon gendre. Quand votre messenger vient enfoncer ma porte, fait un vacarme épouvantable et m'arrache au sommeil pour que je vienne, par pitié, vous tirer, dit-il, d'un très mauvais pas.

**LE BARON**

(se prend la tête).

**LE COMMISSAIRE.**

Quel est cet homme et que vous dit-il ainsi ?

LE BARON.

Fort peu de chose, je le connais à peine; dans cette auberge, il passait par hasard.

LE COMMISSAIRE.

Veillez me dire votre nom?

FANINAL.

Je suis le sire de Faninal.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes donc le père?

LE BARON

(s'interpose pour cacher Octave aux yeux de Faninal, vivement).

Mais non, ce n'est pas lui, il n'est que l'oncle, le frère, le neveu! Le père, le père est bien plus gros.

FANINAL

(très étonné).

Qu'arrive-t-il? Quel est cet air? Je suis le père, certes!

LE BARON

(Il veut le retenir).

Je vous expliquerai dans un moment....

FANINAL.

Je vous en prie.

LE BARON.

Pour l'instant rentrez bien vite.

FANINAL  
(furieux).

Mêler mon nom et mon honneur dans une sottie  
histoire, mon gendre !

LE BARON  
(essaye de lui fermer la bouche).  
(Au commissaire.)

Ce nom n'est entre nous qu'un jeu.

LE COMMISSAIRE.

Je crois comprendre.  
(A Faninal.)

Vous prétendez que ce monsieur est votre  
gendre ?

FANINAL.

Mais oui. Comment ne pas le reconnaître, bien  
qu'il n'ait pas mis ses cheveux !

LE COMMISSAIRE  
(au Baron).

Et vous, Monsieur, veuillez nous dire égale-  
ment si c'est bien là votre futur beau-père ?

LE BARON  
(Il prend le flambeau de la table et éclaire Faninal bien  
en face)..

Hé ! hé ! qui sait ? oui ,oui, c'est lui peut-être.

Ce soir en vérité je ne sais ce que j'ai... C'est comme un trouble dans les yeux... On respire ici un air si malsain que la congestion vous guette.

LE COMMISSAIRE  
(à Faninal).

Mais, si j'ai bien compris, Monsieur, vous refusez de reconnaître en cette jeune fille la vôtre ?

FANINAL  
(apercevant Octave).

Ma fille ! Quoi cette autre prétend être ma fille ?

LE BARON.  
(avec un sourire forcé).

C'était... c'était pour rire. C'était l'hôtelier qui disait devant Monsieur l'exempt que je devais épouser votre fille.

L'AUBERGISTE  
(excité).

Non, non, non, non, Monsieur l'exempt, il l'a dit lui-même.

FANINAL  
(hors de lui).

Arrêtez cette femme ! Qu'on l'enferme ! Dans un cachot, dans un couvent qu'on la dépêche ! je... je... je...

LE BARON.

Rentrez chez vous, j'irai demain dès l'aube tout expliquer ; on sait tout ce que l'on me doit.



FANINAL  
(hors de lui).

Il l'a dit lui-même.

(Reculant de quelques pas.)

Ma fille est restée en bas. Elle attend dans la chaise ! Faites-la monter.

(Se précipitant de nouveau sur le Baron.)

Sur ma parole, vous me le paierez.

LE BARON.

A quoi bon faire ces embarras pour rien et moins que rien. Pour devenir votre gendre, il faut être endurant, parole d'honneur. Je veux ma perruque. (Secouant l'aubergiste.)

Ma perruque, je la veux.

(En tournant comme un fou pour chercher sa perruque, il empoigne quelques-uns des enfants et les jette de côté.)

LES QUATRE ENFANTS  
(automatiquement).

Papa, papa, papa, papa, papa.

FANINAL  
(recule).

Eh ! qu'est-ce là.

LE BARON.

(en cherchant, il trouve au moins son chapeau, avec lequel il frappe les enfants).

Mais rien vous dis-je ! Le sais-je moi-même ?

Cette femme prétend que je suis son mari. En vérité c'est une infâme calomnie.

SOPHIE

(en manteau entre rapidement; on lui fait place. A la porte on voit les domestiques de Faninal, chacun tenant un bâton de la chaise à porteurs. Le Baron essaye de dissimuler à Sophie sa calvitie, avec son chapeau, tandis que Sophie se dirige vers son père.)

NOMBREUSES VOIX.

La fiancée. O ! quel affreux scandale !

FANINAL

(à Sophie).

Regarde bien, voici ton noble fiancé et la famille de ce beau monsieur, sa femme et sa marmaille. Cett femme est sa concubine ! Non, bien plutôt c'est toi qui le serais ! Tu voudrais être en terre, hein ? et moi !

SOPHIE

(respirant, joyeuse).

Ah ! quel bonheur ! Il n'est plus rien, plus rien pour moi.

FANINAL.

Il n'est plus rien pour toi !

(De plus en plus désespéré.)

Il n'est plus rien pour toi. Pour notre nom, c'est une honte abominable. Les gens, demain, vont nous montrer du doigt.

(Il est prêt à pleurer.)

On lira tout cela dans les gazettes.

CHŒUR.

(des personnages près de la porte, les têtes qui sortent du mur et chœur souterrain surgissant du mur et du plancher).

Quel scandale, quel scandale, quel scandale pour Monsieur de Faninal.

(Les têtes.)

quel scandale, quel scandale pour Monsieur de Faninal.

FANINAL.

Dès demain, par cent échos, tout Vienne le saura.

(Marchant sur le Baron le poing tendu.)

Oh ! le filou, je me sens mal, un siège.

(Des domestiques accourent et le soutiennent. Deux d'entre eux ont préalablement jeté leurs bâtons de chaise à ceux qui se tiennent derrière eux.)

(Sophie s'empresse, effrayée, auprès de lui. L'aubergiste accourt de même. Ils le prennent et le portent dans la chambre voisine. Plusieurs garçons les précèdent, montrant le chemin et ouvrant la porte. A ce moment, le Baron aperçoit sa perruque, qui réapparaît comme par la vertu d'une main mystérieuse. Il se jette sur elle, s'en coiffe et se met devant le miroir pour l'arranger. Grâce à ce changement, il a repris à peu près sa contenance ; mais il se contente de tourner le dos à Annina et aux enfants, dont la présence malgré tout ne lui est pas agréable. La porte de gauche s'est fermée derrière M. de Faninal et sa suite. L'aubergiste et les garçons sortent bientôt doucement ; ils portent des médicaments, des carafes d'eau, etc., qu'ils passent par la porte, à Sophie, qui les prend par l'entre-baillement.)

LE BARON

(qui a retrouvé son vieil amour-propre, au commissaire).

En attendant qu'on s'explique, je paie et pars.

(A Octave.)

Rentrons à la maison.

LE COMMISSAIRE.

Vous vous trompez. Il faut d'abord causer un peu.

(Sur un geste du commissaire, les deux gardes et les autres personnages quittent la pièce. Seule Annina reste debout contre le mur de gauche avec les enfants.)

LE BARON.

C'est inutile. Il suffit. Quant à son nom, vous le saurez plus tard. Je vous l'ai dit, elle sera ma femme quelque jour. Mais mes chevaux attendent dans la cour. Vous verrez à qui vous avez affaire !

(Il fait mine d'emmener Octave.)

OCTAVE

(se dégageant)

Je n'pars pas avec lui.

LE BARON

(à demi-voix).

Puisque je te promets de t'épouser ! Je te ferai baronne, tant j'aime tes beaux yeux.

OCTAVE

(parlé).

Monsieur le Commissaire, j'ai quelque chose à vous dire pour le procès-verbal, mais il ne faut pas que Monsieur le Baron écoute.

(Sur un geste du commissaire, les deux gardes poussent le Baron au premier plan à droite. Octave paraît faire au commissaire une communication qui surprend fort celui-ci. Le commissaire accompagne Octave jusqu'à l'alcôve. Octave disparaît derrière le rideau.)

LE BARON

(aux gardes, familièrement, à demi-voix, désignant Annina).

Mais d'où peut bien venir cette femme ?

J'étais à table. Que me veut-elle. Je ne sais. J'ai fait moi-même demander l'exempt.

(Le commissaire semble s'amuser beaucoup et s'est approché sans façon des fentes du rideau.)

LE BARON

(remarque la gaité du commissaire; il s'irrite soudain de cet inexplicable incident).

Mais que vois-je là ? Est-il possible, le traître.

Comment ! la police des mœurs ! C'est une vierge, elle est vierge !

(On a peine à le retenir.)

Elle est sous ma protection. A l'aide ! Je veux punir tant d'audace.

(Il se dégage et veut aller vers le lit. Les gardes le reprennent et le maintiennent. On voit sortir de l'alcôve, pièce par pièce, les vêtements de Marianne. Le commissaire en fait un ballot.)

LE BARON

(toujours très excité, lutte pour se dégager des deux gardes).

Je la suivrai partout.

(Les gardes maintiennent à grand'peine le Baron, tandis que la tête d'Octave passe par une fente du rideau.)

L'AUBERGISTE

(faisant irruption).

Madame la princesse, maréchale Werdenberg.

(On voit d'abord quelques hommes portant la livrée de la Maréchale puis le valet de chambre du Baron: ils se rangent. La Maréchale entre, le petit nègre porte sa traîne.)

LE BARON

(s'est arraché des mains des gardes, il essuie la sueur de son front et court vers la Maréchale).

Vraiment je suis fort aise. Je n'osais tant espérer. Votre présence est pour moi, ma cousine, une fête.

OCTAVE

(passant la tête par le rideau).

Marie-Thérèse ! Venir ici !

LA MARÉCHALE

(sans faire un mouvement, ne répond pas et regarde autour d'elle).

(Le valet de chambre va rejoindre le Baron : il est fier et content de lui. Le Baron lui donne toutes sortes de marques de satisfaction.)

LE COMMISSAIRE

(se dirigeant vers la princesse dans une attitude déférente).

Le commissaire, à Votre Excellence, présente ses humbles hommages.

LE BARON.

Voyez, Monsieur l'Exempt, madame a pris la peine de venir; alors vous comprendrez.

LA MARÉCHALE

(au Commissaire).

Mais voyons, il semble bien me rappeler...

LE COMMISSAIRE.

Mais oui.

LA MARÉCHALE.

De mon mari jadis vous fûtes l'ordonnance ?

LE COMMISSAIRE.

Votre Excellence a raison.

(Octave passe derechef la tête par les rideaux.)

LE BARON

(avec vivacité, fait signe à Octave de disparaître et il s'efforce que la Maréchale ne s'aperçoive de rien).

Reste en arrière, sapristi.

LA MARÉCHALE

(vient à gauche, regardant le Baron d'un air interrogateur).

OCTAVE

(en habits d'homme sort des rideaux dès que le Baron lui a tourné le dos).

Je ne t'attendais pas, Marie-Thérèse, explique-moi...

LA MARÉCHALE

(faisant comme si elle n'entendait pas Octave, ne cesse de regarder le Baron avec une insistance interrogative. Celui-ci, au comble de l'embarras, partage son attention entre la porte et la Maréchale).

LE BARON

(entend des pas qui s'approchent de la porte de gauche au premier plan; il se jette le dos contre la porte, s'efforçant, par des gestes aimables pour la Maréchale, de donner à sa contenance l'air d'une absolue indifférence) (La porte de gauche s'ouvre avec force, en sorte que le Baron, qui avait essayé en vain de s'y opposer, est forcé de se reculer furieux. Deux domestiques de Faninal font entrer Sophie.)

SOPHIE

(sans voir la Maréchale, que le Baron lui cache).

Mon cher Monsieur, mon père vous fait dire...

LE BARON

(lui coupant la parole, à mi-voix).

Ce n'est pas l'instant, par la morbleu ! Veuillez attendre que l'on vous appelle. Peut-on vous présenter ici dans ce cabaret.

OCTAVE

(qui s'est avancé sans bruit, à la Maréchale).

C'est la jeune fille dont... à qui... je portais...

LA MARÉCHALE

(par-dessus l'épaule à Octave, à mi-voix).

Vous paraissez fort empressé, Rofrano. J'ai déjà deviné son nom, elle est charmante.

(Octave se glisse à nouveau entre les rideaux.)

SOPHIE

(le dos à la porte et si fort que le Baron recule involontairement d'un pas).

Il n'est personne à qui je veuille qu'on me présente, car dès ce soir, monsieur, nous n'aurons plus affaire à vous.

(La Maréchale parle bas au Commissaire.)

Par moi, mon père vous fait dire que si vous avez l'audace, un jour ou l'autre, de venir montrer le petit bout de votre vilain nez devant notre



palais, vous ne tarderez pas à recevoir de nos nouvelles. Voilà ce que mon père vous fait dire.

LE BARON  
(courroucé).

Corpo di bacco. Ce langage me paraît peu convenable.

SOPHIE.

Assez pour vous.

LE BARON  
(hors de lui, veut passer devant elle et prendre la porte).  
Hé! Faninal, je veux...

SOPHIE.

Ne vous y frottez pas.

(Les deux domestiques de Faninal s'avancent, le saisissent et le repoussent. Sophie rentre dans la porte qu'elle ferme derrière elle.)

LE BARON  
(hurlant contre la porte).

Je veux pousser la bonté d'âme jusqu'à tout oublier de cette histoire.

LA MARÉCHALE  
(s'est approchée du Baron par derrière et lui frappe sur l'épaule).

Il serait sage de disparaître. Compris! Hein?

LE BARON  
(se retourne et la fixe).

Comment ça?

LA MARÉCHALE  
(gaîment et délibérément).

Pour votre dignité, retirez-vous.

LE BARON  
(muet).

Qui ? moi ?

LA MARÉCHALE.

Faites bonne mine à mauvais jeu, c'est la seule manière d'être grand seigneur.

(Le Baron la fixe sans mot dire.)

(Sophie sort doucement Ses yeux cherchent Octave.)

LA MARÉCHALE  
(au commissaire, qui se tient à droite en arrière ainsi que ses gardes).

Ainsi, Monsieur l'Exempt, le drame n'était qu'une farce, et rien de plus.

LE COMMISSAIRE.

Il suffit. A l'instant je me retire.

(Il se retire suivi des deux gardes.)

SOPHIE  
(à part, effrayée).

Le drame n'était qu'une farce et rien de plus.

(Les yeux des deux femmes se rencontrent : Sophie fait à la Maréchale une révérence embarrassée).

LE BARON  
(entre Sophie et la Maréchale).

Mais je proteste...

LA MARÉCHALE

(Elle frappe du pied avec impatience.)

Mon cousin, parlez-lui donc.

(Elle tourne le dos au Baron.)

OCTAVE

(allant au Baron par derrière, très virilement).

S'il vous plaît, monsieur...

LE BARON

(tournant tout autour de lui).

Qui? Quoi?

LA MARÉCHALE

(de droite où elle est maintenant).

Le comte Octave de Rofrano. Regardez...

LE BARON

(après avoir regardé attentivement et de près le visage d'Octave, avec résignation).

Quoi! C'est donc lui!

(A part.)

Ma foi je l'ai trop vu. Je m'en fie à peine à mes yeux, mais c'est un homme.

OCTAVE

(reste là avec effronterie et hauteur).

LA MARÉCHALE

(s'approchant d'un pas).

Cette aventure est une mascarade et rien de plus.

SOPHIE

(à moitié triste, à moitié ironique, à part).

Cette aventure est une mascarade et rien de plus.

LE BARON  
(très abattu).

Ha ! ha !

(A part.)

Il semble que contre moi tous conspirent.

LA MARÉCHALE  
(avec hauteur).

Comment pouvais-je croire que vous seriez homme à débaucher ma camériste pour de bon.

LE BARON  
(comme tout à l'heure perdu dans ses réflexions).

LA MARÉCHALE  
(comme plus haut, et sans regarder Octave).

Je n'ai plus rien que du mépris pour tous les hommes. Je les mets tous ensemble.

LE BARON  
(se faisant peu à peu à la situation).

Ah ! sacrebleu ! Je n'y comprends vraiment plus rien. Le Maréchal, Octave, Marianne, la Maréchale, Octave.

(Avec un regard significatif qui va de la Maréchale à Octave et d'Octave à la Maréchale.)

A vous voir là, ma foi, je me demande que penser du quiproquo.

LA MARÉCHALE  
(avec un long regard).

Vous êtes certes gentilhomme.

(Puis avec beaucoup d'assurance.)

Alors n'en pensez rien, par grâce. De vous c'est là ce que j'attends.

LE BARON  
(s'inclinant et en homme du monde).

Votre aimable finesse me charme et me délecte, mais jamais, madame, d'une femme je n'ai troublé le jeu.

(Faisant un pas vers elle.)

Délicieux était le quiproquo. Mais moi, j'ai maintenant besoin de votre protection. Je veux, tant j'ai dans l'âme de bonté, oublier, pardonner et puis... me taire. Eh bien, est-ce que Faninal?...

(Il fait mine de gagner la porte de gauche.)

LA MARÉCHALE.

Partez, c'est là, cousin, ce qu'il vous reste à faire.

LE BARON  
(tombe des nues).

LA MARÉCHALE.

Faut-il donc vous le redire encore? Vos fiançailles, vos amours, vos beaux projets et tout le reste,

(Avec beaucoup de décision.)

désormais bien fini.

SOPHIE

(très troublée, à part).

...Et tout le reste désormais est bien fini.

LE BARON

(à part, indigné, à mi-moix).

...Est désormais fini, est désormais fini.

LA MARÉCHALE

(semble chercher une chaise. Octave s'élançe pour lui en donner une, elle s'assied à droite.)

(A part, avec profondeur.)

...Est bien fini.

SOPHIE

(à gauche, à part, pâle).

...Est bien fini.

(Le Baron, qui ne s'accomode pas du tout de cette solution, roule les yeux avec embarras et irritation.)

(A ce moment, l'homme sort de la trappe. Entre par la gauche Valzacchi suivi des individus suspects qui gardent une contenance modeste. Annina retire son bonnet de veuve et son voile; elle essuie son fard et montre son visage ordinaire : tout cela augmente l'étonnement du Baron. L'aubergiste, une longue addition à la main, entre par la porte du milieu, suivi des garçons, des musiciens, des domestiques, des cochers.)

LE BARON

(en les apercevant tous, abandonne la partie et crie rapidement, avec décision :)

Léopold ! Partons !

(Il fait à la Maréchale une révérence profonde, mais irritée. Le valet de chambre prend un flambeau sur la table et veut précéder son maître. Annina barre hardiment la route au Baron.)

ANNINA.

« La chance en tous lieux fidèlement me sourit. »

(Montrant l'addition de l'aubergiste.)

« Venez écrire à cette table la réponse. »

LES ENFANTS

(viennent dans les jambes du Baron qui tape dessus avec son chapeau.)

Papa, papa, papa.

LES GARÇONS

(se pressant d'abord auprès du Baron).

N'oubliez pas la note, n'oubliez pas la note.

L'AUBERGISTE

(s'avançant avec l'addition).

N'oubliez pas la note.

ANNINA

(dansant à reculons devant le Baron).

« La chance en tous lieux fidèlement me sourit. »

VALZACCHI

(ironiquement).

« La chance en tous lieux fidèlement me sourit. »

LES ENFANTS.

Papa.

LES TROIS GARÇONS.

Pour la chandelle.

LES ENFANTS.

Papa.

LES MUSICIENS

(se plaçant sur le chemin du Baron).

La musique, plus de deux heures...

(Le valet de chambre se fraie un passage vers la porte.  
Le Baron veut passer à sa suite.)

LES COCHERS

(arrivant sur le Baron).

Nos chevaux, de la course sont fourbus.

LE DOMESTIQUE DE L'AUBERGE

(prenant grossièrement à partie le Baron).

Pour la porte, Seigneur Baron ?

L'AUBERGISTE.

Pensons à la note.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur Baron, pour la porte, Seigneur Baron.

LES GARÇONS.

Monsieur, payez pour la chandelle.

L'AUBERGISTE

(présentant toujours l'addition).

Pensons à la note, pensons à la note.



LES GARÇONS.

Monsieur, payez pour la chandelle.

LES MUSICIENS.

La musique plus de deux heures.

LES COCHERS.

Nos chevaux, nos chevaux, par la course sont fourbus, nos chevaux, nos chevaux, nos chevaux.

LE BARON

(fait effort pour atteindre la porte de sortie; tous sont noués autour de lui).

L'AUBERGISTE.

Voici la note.

LE BARON

(serré de près).

Allons, allons, laissez-moi donc, allons, allons!

LES ENFANTS.

Papa, papa, papa.

(A partir d'ici, tous crient ensemble. Tous sont déjà près de la porte : on arrache au laquais son flambeau. Tous se précipitent à sa suite. Le bruit s'éteint. Les deux domestiques de Faninal se sont retirés par la gauche.

Restent seuls Sophie, la Maréchale et Octave.)

SOPHIE

(debout à gauche, pâle).

Mon Dieu, ce n'était rien, rien qu'une farce!

Mon Dieu ! mon Dieu ! Il est près d'elle, et moi je ne suis plus rien pour lui.

OCTAVE

(derrière la chaise de la Maréchale avec embarras).

Je ne t'attendais pas, Marie-Thérèse, explique-moi.

(Au comble de l'embarras.)

Faudra-t-il, dis-moi, oublier... Sophie... son père ?

LA MARÉCHALE.

Sois donc heureux, et fais ce que ton cœur te dit.

SOPHIE

(désespérée).

Plus rien pour lui. O mon Dieu, mon Dieu !

OCTAVE.

Thérèse, je ne sais pas...

LA MARÉCHALE.

Va donc et fais-lui ta cour.

OCTAVE.

Je jure...

LA MARÉCHALE.

Inutile.

OCTAVE.

Qu'est-ce à dire ? Réponds-moi.

LA MARÉCHALE

(elle rit avec colère).

Va, tu n'es rien qu'un homme ! Sors d'ici.

OCTAVE.

Je t'obéis.

(Il passe.)

SOPHIE

(reste muette).

OCTAVE

(près d'elle).

Eh bien, n'aurez-vous pas un mot pour moi, pas un regard, pas même un geste d'adieu ?

SOPHIE

(hésitant).

De vos soins, de votre aide, Monsieur, de votre amitié, pouvais-je pas attendre une autre joie ?

OCTAVE

(vivement).

N'êtes-vous pas joyeuse ?

SOPHIE

(avec humeur).

Il n'y a vraiment pas de quoi.

OCTAVE.

N'a-t-on pas mis en fuite le vieux Baron ?

SOPHIE.

Mieux eût valu ne rien changer à tout cela. Je vais mourir de honte. Je sais trop bien, Monsieur, ce que de moi l'on pensera sans doute désormais.

OCTAVE.

Je jure sur mon âme et mon salut...

SOPHIE.

Laissez, de grâce.

OCTAVE.

Il faut rester.

(Il saisit sa main.)

SOPHIE.

Mon père attend ici.

OCTAVE.

Moins que moi-même.

SOPHIE.

C'est bientôt dit.

#### LA MARÉCHALE

(Elle se lève brusquement, mais se domine et se rassied.  
A part, contenue).

Oui, ce soir même, ce soir même ou demain,  
n'avais-je pas prévu cela ?

OCTAVE.

Je t'aime jusqu'à la folie.

SOPHIE.

Ce n'est pas vrai. Vous ne m'aimez, je crois,  
pas tant que ça; il faut m'oublier.

OCTAVE.

C'est toi que j'aime, c'est toi seule.

SOPHIE.

Il faut m'oublier.

OCTAVE.

Et malgré tout, tu seras à moi.

SOPHIE  
(avec passion).

Il faut m'oublier.

OCTAVE.

Partout je cherche, partout je vois sans cesse  
ton cher visage et tes doux yeux.

(De ses deux mains il prend les deux mains de Sophie.)

SOPHIE  
(se défendant faiblement).

Il faut m'oublier.

LA MARÉCHALE.

De toute femme, c'est le triste sort; ne le savais-je pas? N'avais-je donc pas fait serment de lui garder un cœur tendre et fidèle en le perdant, oui, ce soir même, ce soir même ou demain.

SOPHIE  
(bas).

Qu'entends-je? O ciel! sa voix l'appelle. Vaut-il partir?

OCTAVE

(qui a fait quelques pas vers la Maréchale reste maintenant entre elles deux, avec embarras).

SOPHIE

(dans la porte, ne sachant pas si elle doit sortir ou rester).

OCTAVE

(au milieu, tourne la tête de l'une à l'autre. La Maréchale voit son embarras; un sourire triste passe sur son visage).

SOPHIE

(à la porte).

Il faut que j'aïlle voir si mon père est mieux.

OCTAVE.

Il faut que je parle et je ne puis parler.

LA MARÉCHALE.

L'ingrat, voyez un peu son trouble et son embarras.

OCTAVE

(à Sophie).

Au nom du ciel, restez !

(à la Maréchale).

Quoi ! Que me disiez-vous ?

LA MARÉCHALE

(va, sans faire attention à Octave, auprès de Sophie; elle la considère avec une attention bienveillante).

SOPHIE

(embarrassée, fait la révérence).

OCTAVE  
(recule d'un pas).

LA MARÉCHALE.  
L'aimeriez-vous si fort déjà ?

SOPHIE  
(très vite).  
J'ignore ce que vous voulez dire par ces mots.

LA MARÉCHALE.  
Vos traits pâlis malgré vous-même ont répondu.

SOPHIE  
(avec beaucoup de timidité et d'embarras; toujours  
très vite).

Ma pâleur est bien naturelle, j'imagine, venant d'avoir si peur pour mon pauvre père. N'oubliez pas non plus mon légitime emportement contre les mensonges du Baron. Mais je vous jure que jamais mon cœur n'oubliera votre bonté, Madame.

LA MARÉCHALE  
(l'arrêtant).

Ne parlez donc pas tant. Votre beauté suffit. Je sais, pour guérir votre cher père, un remède de ma façon. Je vais aller auprès de lui, je le prierai, et vous aussi, et ce petit monsieur, de prendre pour rentrer ma voiture. N'est-ce pas, cette course pourra lui faire un peu de bien, et soulager sa tête ?

SOPHIE.

C'est montrer pour nous trop de bonté.

LA MARÉCHALE.

Quant à votre pâleur, peut-être mon cousin la guérira.

OCTAVE

(avec émotion).

Marie-Thérèse, quel noble cœur ! Marie-Thérèse je ne sais pas...

LA MARÉCHALE

(avec une expression indéfinissable, bas).

Je ne sais rien non plus.

(Presque sans voix.)

(Elle lui fait signe de rester.)

OCTAVE

(sans savoir s'il veut la suivre).

Marie-Thérèse.

LA MARÉCHALE

(reste debout dans la porte. Octave est près d'elle, Sophie un peu plus loin à droite). (A part.)

Malgré moi mon cœur se brise, et pourtant je devrais, en l'aimant, aimer son amour, même pour une autre. Fallait-il que ce tourment, dès aujourd'hui, vînt torturer mon âme ? N'est-il pas bien des choses, ici-bas, que nous ne pouvons croire quand on nous les raconte ? Mais l'heure



vient un jour où nous devons n'en plus douter. Ah ! le cruel. Il m'abandonne et près d'une autre femme, demain, il sera plus heureux, — autant qu'un homme peut être heureux ! Le ciel vous garde.

OCTAVE

(à part).

C'est un mystère, c'est un secret; comment l'apprendre ? Je ne sais s'il faut parler ? J'ignore ce qu'il faut lui dire ? Que dois-je faire ? Mon cœur, mon cœur tremble et bat. Un lourd remords de moi s'empare. Et cependant je ne sais que lui dire, pour que son cœur me pardonne. Je ne vois que toi seule, Sophie; oui, je ne vois, je ne connais que toi.

SOPHIE

(à part).

Je crois être à l'église. Quel émoi trouble mon cœur; pourtant un remords m'agite, j'espère, et je crains... Suis-je à l'église ? Je doute; je crois.

(Avec expression.)

Et comme aux pieds de la Madone, je veux tomber à ses genoux. Car c'est elle qui me le donne, mais en gardant quelque chose de lui. J'ignore ce que j'ai... J'ai peur de savoir ce que je veux savoir; de crainte mon cœur tremble, mais au fond de moi,

(A Octave les yeux dans les yeux.)

je ne connais plus rien que toi ! Je n'aime que toi.

### LA MARÉCHALE

(entre doucement à gauche sans que les autres s'en aperçoivent. Octave s'est approché tout près de Sophie. Un instant plus tard, il est dans ses bras).

Que Dieu vous garde !

SOPHIE.

Est-ce un rêve qui va finir ? Es-tu bien auprès de moi ? Es-tu bien à tout jamais auprès de moi ?

OCTAVE.

Je ne vois que toi seule ici. Ah ! demeure auprès de moi. Un doux rêve ravit mes sens, m'éblouit. C'est l'histoire de la princesse qui dormait dans son château perdu. Et c'est là que des gens m'envoyèrent pour être heureux.

SOPHIE.

Peux-tu rire, lorsque je tremble, comme au seuil même du ciel. Ami, je crois que dans tes bras je vais tomber.

(Elle est obligée de s'appuyer sur lui. A ce moment les domestiques de Faninal ouvrent la porte et entrent, chacun avec un flambeau. Par la porte, entre Faninal, conduisant par la main la Maréchale. Les deux jeunes gens restent un instant troublés, puis ils font une profonde révérence, que leur rendent Faninal et la Maréchale.)

FANINAL.

tapotant les joues de Sophie avec une bienveillance paternelle).

Voyez-vous pas ces jeunes gens !

LA MARÉCHALE.

Oui, oui.

FANINAL

(tend la main à la Maréchale et la conduit vers la porte du milieu, qu'ouvrent à ce moment les gens de la Maréchale parmi lesquels le petit nègre. Il fait clair à l'extérieur, et l'intérieur n'est qu'à demi éclairé, car les deux domestiques qui portent les flambeaux précèdent la Maréchale).

SOPHIE

(rêveuse).

Est-ce un rêve qui va finir ? Es-tu bien auprès de moi ? Es-tu bien, à tout jamais, auprès de moi ? Je ne vois que toi...

OCTAVE

(rêveur).

Je ne vois que toi seule ici, ah ! demeuré auprès de moi. Un doux rêve ravit mes sens et m'éblouit.... Je ne vois que toi.

(Elle tombe dans ses bras. Il l'embrasse vite. Elle laisse tomber, sans s'en apercevoir, un mouchoir. Puis ils sortent rapidement, la main dans la main. La scène reste vide. Alors la porte du milieu s'ouvre encore une fois. Entre le petit nègre une bougie à la main. Il cherche le mouchoir, le trouve, le ramasse, sort à petits pas.

(Le rideau tombe rapidement.)





EDITIONS ADOLPH FURSTNER, BERLIN  
REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS POUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE :  
MAX ESCHIG & C<sup>o</sup>. 48, RUE DE ROME, PARIS.

---

# Le Chevalier à la Rose

(DER ROSENKAVALIER)

COMÉDIE MUSICALE EN TROIS ACTES

DE

HUGO VON HOFMANNSTHAL

TRADUCTION FRANÇAISE DE JEAN CHANTAVOINE

MUSIQUE DE RICHARD STRAUSS

---

	Net fr.
PRELUDE DU PREMIER ACTE, "	
pour piano seul . . . . .	2 50
SCENE DU DEJEUNER,	
pour piano seul . . . . .	2 "
AIR DU TENOR (1 <sup>er</sup> acte),	
pour chant et piano, texte italien.. . . .	1 50
MONOLOGUE DE LA MARECHALE (1 <sup>er</sup> acte),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	2 50
DUO FINAL DU PREMIER ACTE,	
(La Maréchale et Octave),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	3 75
ARRIVEE DU CHEVALIER	
(Présentation de la rose) (2 <sup>e</sup> acte),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	3 75
DUO ENTRE OCTAVE ET SOPHIE (2 <sup>e</sup> acte),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	3 75
TRIO DU TROISIEME ACTE,	
(Sophie, La Maréchale, Octave),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	3 75
DUO FINAL DU TROISIEME ACTE,	
(Sophie, Octave),	
pour chant et piano, texte allemand.. . . .	2 50

EDITIONS ADOLPH FURSTNER, BERLIN  
 REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS POUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE :  
 MAX ESCHIG & C<sup>ie</sup>, 48, RUE DE ROME, PARIS.

---

# La Légende de Joseph

ACTION DU COMTE HARRY KESSLER

ET DE

HUGO VON HOFMANNSTHAL

MUSIQUE DE RICHARD STRAUSS

OP. 63

---

	Net fr.
PARTITION PIANO SEUL, texte allemand-anglais . . . . .	15 »
PARTITION PIANO SEUL, texte français . . . . .	
FANTAISIE, (arrangement d'Otto Singer) pour piano . . . . .	5 »
DANSE DE JOSEPH, pour piano . . . . .	5 »
DANSE DE SULAMITH, pour piano . . . . .	2 50
GUIDE THÉMATIQUE . . . . .	2 »
LIVRET . . . . .	1 »

.....

## SUITE D'ORCHESTRE

TIRÉE DE LA MUSIQUE POUR

« LE BOURGEOIS GENTILHOMME »

MUSIQUE DE RICHARD STRAUSS

---

(1. *Ouverture pour le premier acte.* — 2. *Menuet.* — 3. *Le Maître-Ecrivain.* — 4. *Entrée et Danse des faillieurs.* — 5. *Menuet de Lully.* — 6. *Courante.* — 7. *Entrée de Cléonte.* — 8. *Prélude du 2<sup>me</sup> acte.* — 9. *Le dîner.*)

Matériel d'orchestre seulement en location.

	Net fr.
PARTITION D'ORCHESTRE, en format de poche . . . . .	5 »
REDUCTION, (arrangement d'Otto Singer) pour piano seul . . . . .	6 25





## *Suite de Danses*

TIRÉE DE MORCEAUX DE PIANO

DE

FRANÇOIS COUPERIN

RECUEILLIS ET ARRANGÉS POUR PETIT ORCHESTRE

PAR

RICHARD STRAUSS

---

(1° *Entrée et Pavane solennelle.* — 2° *Courante.* —  
 3° *Carillon.* — 4° *Sarabande.* — 5° *Gavotte.* —  
 6° *Wirbeltanz.* — 7° *Allemande.* — 8° *Marche.*

Matériel d'orchestre seulement en location.

	Net fr.
PARTITION D'ORCHESTRE, en format de poche . . . . .	5 »
REDUCTION, pour piano seul . . . . . (arrangement de Besl)	6 25

.....

## *Crème Fouettée*

BALLET COMIQUE VIENNOIS EN DEUX ACTES

DE

RICHARD STRAUSS

---

PARTITION, pour piano seul . . . . . (arrangement d'Otto Singer)	20 »
VALE DE LA CREME FOUETTÉE, pour piano seul . . . . .	3 »
DANSE DE LA PRINCESSE PRALINÉE, pour piano seul . . . . .	2 50
ARGUMENT ILLUSTRÉ . . . . .	1 »







EDITIONS ADOLPH FURSTNER, BERLIN  
 REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS POUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE :  
 MAX ESCHIG & C<sup>ie</sup>, 48, RUE DE ROME, PARIS.

# RICHARD STRAUSS

ROMANCES ET CHANTS POUR UNE SEULE VOIX ET PIANO

TRADUCTION FRANÇAISE DE LOUIS SCHNEIDER

(Op. 22. « Florilège », traduit par JEAN MARNOLD.)

Op. 22. **FLORILÈGE (Mädchenblumen)**. Poésies de Net 1r  
 Félix Dahn.

- № 1. **BLEUETS (Kornblumen)** : « Les bleuets ce sont ces vi-  
 sages de rêve ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (ré bémol maj.)... 1 25  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (la maj.) ... 1 25
- № 2. **COQUELICOTS (Mohnblumen)** : « Les coquelicots sont  
 celles ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (sol maj.)... 1 25  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ré maj.) ... 1 25
- № 3. **LIERRE (Epheu)** : « Mais le lierre est le symbole de celles ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi bémol maj.)... 1 50  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou baryton (ut maj.) ... 1 50
- № 4. **NÉNUPHAR (Wasserrose)** : « Fleur mystérieuse de rêve  
 et de légende ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (fa dièse min.)... 1 50  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ut dièse min.) 1 50
- Le recueil complet
- a) Edition pour Ténor ou Soprano. ... 4 —  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton... 4 —

Op. 31. **TROIS ROMANCES**. Poésies de Carl Busse.

- № 1. **L'ÉTÉ BLEU (Blauer Sommer)** : « Un été bleu, lourd  
 de chaleur ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (si maj.)... 1 50  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (la bémol maj.) 1 50
- № 2. **SITU M'AIMAIS (Wenn...)**.
- a) Edition pour Ténor (mi bémol maj.)... 2 —  
 b) Edition pour Soprano (ré bémol maj.)... 2 —  
 c) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si maj.)... 2 —
- № 3. **JASMIN BLANC (Weisser Jasmin)** : « Fleur candide,  
 fleur amoureuse ».
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (ut dièse min.)... 2 —  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si bémol min.) 2 —

Op. 31. № 4. **SUR LE CHEMIN SILENCIEUX (Stiller Gang)** : « Le  
 soir est gris » (Sol min.)... 1 50  
 (Poésie de Richard Dehmel.)  
 La même avec accompagnement d'alto ou violon. ... 2 —

Op. 46. **CINQ POÉSIES** de Friedrich Rückert.

- № 1. **FUYANT LE PLUVIEUX HIVER (Ein Obdach gegen  
 Sturm und Regen)**.
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (si bémol maj.)... 2 —  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (sol maj.)... 2 —
- № 2. **HIER, ATLAS, LE GRAND (Gestern war ich Atlas)**.
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (la maj.)... 2 —  
 b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (fa maj.) ... 2 —

# ÉDITIONS ADOLPH FURSTNER, BERLIN

REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS POUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE :  
MAX ESCHIG & C<sup>ie</sup>, 48, RUE DE ROME, PARIS.

- Op. 46. n° 3. **LES SEPT CACHETS (Die sieben Siegel)** « Le ne peut  
puis pas t'enfermer »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (sol maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (mi maj.) . . . . . 2 —
- n° 4. **AURORE MATINALE (Morgenrot)** « L'aube rougit  
la brise est douce »
- a) Edition pour Ténor (ut maj.) . . . . . 3 —
  - b) Edition pour Soprano (si bémol maj.) . . . . . 3 —
  - c) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (la bémol maj.) . . . . . 3 —
- n° 5 **TES YEUX SONT UN MIROIR (Ich sehe wie in  
einem Spiegel).**
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (la maj.) . . . . . 2 50
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (fa maj.) . . . . . 2 50
- Op. 47. **CINQ ROMANCES.** Poésies de Ludwig Uhland.
- n° 1. **A UN ENFANT (Auf ein Kind)** « De la souffrance qui  
étreint mon âme »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (ut maj.) . . . . . 1 50
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (la bémol maj.) . . . . . 1 50
- n° 2 **LE POÈTE SE PROMÈNE LE SOIR (Des Dichters  
Abendgang)** « Si tu t'en vas quand vient le soir »
- a) Edition pour Ténor (mi bémol maj.) . . . . . 3 —
  - b) Edition pour Soprano (ré bémol maj.) . . . . . 3 —
  - c) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si bémol maj.) . . . . . 3 —
- n° 3. **RESSOUVENIRS (Rückleben)** « Quand de mes larmes  
j'arrosais sa tombe »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (si bémol min.) . . . . . 2 50
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (sol min.) . . . . . 2 50
- n° 4. **MON HÔTE (Einkehr)** « J'ai reçu l'hospitalité »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (la maj.) . . . . . 2 50
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (fa maj.) . . . . . 2 50
- n° 5. **LES SEPT BUVEURS (Von den sieben Zechbrü-  
dern)** « Je connais bien sept joyeux freres »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi min.) . . . . . 4 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ut min.) . . . . . 4 —
- Op. 48. **CINQ ROMANCES** sur des poésies d'Otto Julius  
Bierbaum et Karl Henckell.
- n° 1. **DOUCE VISION (Freundliche Vision)** « Ce n'est point  
un rêve que j'ai fait »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (re maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ut maj.) . . . . . 2 —
- n° 2. **JE PLANE (Ich schwebe)** « Je plane sur des ailes  
d'ange »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (la maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (fa maj.) . . . . . 2 —
- n° 3. **CHANTE! (Kling!)** « Mon cœur chante un joyeux  
refrain »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (ut maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (sol maj.) . . . . . 2 —
- n° 4 **A L'HIVER (Winterweih)** « Par cet hiver morose »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi bémol maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ré bémol maj.) . . . . . 2 —
- n° 5. **AMOUR D'HIVER (Winterliebe)** « L'amour qui me  
brûle »
- a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi maj.) . . . . . 2 —
  - b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si maj.) . . . . . 2 —

# EDITIONS ADOLPH FURSTNER, BERLIN

REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS POUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE :  
MAX ESCHIG & C<sup>ie</sup>, 48, RUE DE ROME, PARIS.

Op. 49. **HUIT ROMANCES** sur des poésies de Richard Dehmel, K. Henckell, Curt Mündel, Oscar Panizza, Paul Remer et des fragments de « L'Enfant et le Cor merveilleux ».

- N° 1. LA FORÊT SOLITAIRE (Waldseligkeit) :** « Le bois ombreux murmure ».
- |  |         |
|--|---------|
|  | Net Fr. |
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (sol bémol maj.) . . .  | 2 —     |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (mi bémol maj.) | 2 —     |
- N° 2. VISION DORÉE (In goldener Fülle) :** « Le ciel est de pourpre et de flamme »
- |  |      |
|--|------|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (la bémol majeur) . . . | 2 50 |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (mi maj.) . . . | 2 50 |
- N° 3. BERÇEUSE (Wiegenliedchen) :** « Dodo, dodo, l'abeille voletant »
- |  |     |
|--|-----|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (fa dièse maj.) . . .   | 2 — |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ré maj.) . . . | 2 — |
- N° 4. LE CHANT DU CASSEUR DE PIERRES (Das Lied des Steinklopfers) :** « Je ne suis point noble »
- |  |      |
|--|------|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi min.) . . .         | 2 50 |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ut min.) . . . | 2 50 |
- N° 5. ILS NE SAVENT PAS (Sie wissen's nicht) :** « Sur l'arbre vert l'oiselet babille et chante »
- |  |     |
|--|-----|
| a) Edition pour Tenor ou Soprano (mi maj.) . . .         | 2 — |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ut maj.) . . . | 2 — |
- N° 6. SERMENT DE CÉLIBATAIRE (Junggesellen-schwur) :** « Cesse, cesse, cesse tes pleurs ».
- |  |      |
|--|------|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi min.) . . .         | 2 50 |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si min.) . . . | 2 50 |
- N° 7. AIMER ET SOUFFRIR (Wer lieben will, muss leiden) :** « L'amour, c'est la souffrance ».
- |  |     |
|--|-----|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (mi min.) . . .         | 2 — |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (ré min.) . . . | 2 — |
- N° 8. O TRISTESSE! O DOULEUR! (Ach, was Kummer, Qual und Schmerzen) :** « O Tristesse, peine amère »
- |  |     |
|--|-----|
| a) Edition pour Ténor ou Soprano (ré min.) . . .         | 2 — |
| b) Edition pour Mezzo-soprano ou Baryton (si bémol min.) | 2 — |
- Op. 51. **N° 1. LE VALLON (Das Tal) :** « Tu m'apparais, vallon que j'aime ». (Poésie de Ludwig Uhland.) Pour voix de basse profonde avec accompagnement d'orchestre  
Partition chant et piano (si bémol maj.) . . . . . 3 50
- N° 2. LE SOLITAIRE (Der Einsame) :** « A mes pas toujours s'attachent ». (Poésie de Henri Heine.) Pour voix de basse profonde avec accompagnement d'orchestre.  
Partition chant et piano (ton original) (ré bémol maj.) . . . . . 2 —  
Edition pour voix intermédiaires (la bémol maj.) . . . . . 2 —

## 33 MÉLODIES

(TEXTES ALLEMAND ET ANGLAIS)

. En 8 volumes

Editions pour Ténor ou Soprano et pour Mezzo-Soprano ou Baryton

Chaque volume . . . Net Fr. 4 »





IMP. G. LAGACHE & C<sup>ie</sup>  
8, AV. DE LA RÉPUBLIQUE  
TÉL. 152      NANTERRE





ML Strauss, Richard  
50 [Der Rosenkavalier. Libre-  
S918R63 tto. French]  
Le chevalier à la rose

Music

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



